VOL. XLIII SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 27 MAI 1914 No. 30

ABONNEMENTS
Canada............ $1.00 par année
Etats-Unis........ 1.50 " "
Europe............ 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne.... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 "

N.B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

RÉDACTEUR-EN-CHEF: NOEL BERNIER

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRI[MEUR]

Toutes communicatio[ns concer]nant le journal ou l'imprimerie [doivent ê]tre adressées :
Le Manitoba
42 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone : Main 3377.

Son Eminence le Cardinal Begin

Son Eminence le Cardinal Bégin est entrée officielle-nent lundi dans le Sacré Collège.

Nous réiterons à l'illustre archevêque de Québec nos ommages et l'expression de notre joie. Ce n'est pas seu-ement un homme qui est honoré, c'est toute une Eglise, t c'est tout un peuple. Quand le nouveau cardinal revien-ra dans sa ville de Québec il entendra les actions de grâ-es de tous les fidèles de la terre canadienne.

L'Eglise de l'Ouest est fille de l'Eglise de Québec. gr Provencher était l'envoyé de Mgr Plessis. Et depuis nt ans, que de secours envoyés, que de services ren-is ! Aussi nos voeux sont-ils imprégnés d'une grande particulière affection.

Comme Canadiens-français, nous sommes profondé-ent reconnaissants au Saint-Siège d'avoir une fois de is proclamé par un acte solennel le mérite de la race nadienne-française, apôtre de l'Evangile et pionnière de civilisation en Amérique.

.E HOME RULE

Le bill du Home Rule est passé lundi à la Chambre des Commu- anglaises par une majorité de soixante-dix-sept.

Le chef des nationalistes irlandais, M. John Redmond, a exprimé atisfaction dans une interview qui a été télégraphiée à tous les jour-x du monde.

Le chef irlandais invite de nouveau les gens de l'Ulster à la paix. Il faut maintenant à la nouvelle loi la sanction royale.

L'établissement du gouvernement de Dublin sera probablement uré de grandes difcultés. Il y a longtemps que l'Ulster s'entraîne rébellion et à la guerre. De leur côté les home-rulistes paraissent lés à ne pas s'en laisser imposer. L'avenir paraît chargé de me-s.

ıference sur LaVerendrye a Winnipeg, ce Soir

Le bureau du Club Canadien de Winnipeg a inauguré une série nférences sur les découvreurs de l'Ouest. Ce soir il y aura con-e sur LaVérendrye par M. C. N. Bell, président de la Société His-ie du Manitoba. Cette séance commencera à 8.30 hrs. au Win- Industrial Bureau. Les membres du club ont reçu une circu-es invitant particulièrement à cette conférence et nous ne croyons ımmettre d'indiscrétion en donnant de cette circulaire l'extrait ıt :

'L'histoire de LaVérendrye est d'un intense intérêt ; et elle est ɹeu connue des Canadiens d'aujourd'hui. Le courage de l'hom-ın amour ardent pour son pays de naissance, ses épreuves et ses 'es au cours de ses longs voyages, forment un sujet très intéres- Cette conférence sera illustrée par des projections lumineuses."

'ne conférence précédente, faite devant le Club, par M. Bell, ɛu pour résultat la décision, par le club, d'élever un *memorial* à 'endrye dans le parc Assiniboine; et votre exécutif espère que la se fera cette année.

'exécutif a décidé de faire ces conférences publiques et gratuites, ı seulement les membres du club, mais le public en général est et vous et vos amis êtes par conséquent invités.

arche du Froment et de la Viande

s prenons dans un journal ıen de Paris un article qui ıt d'être lu par toute la tion agricole canadienne, et ıus voulons au moins sou- a nos cultivateurs français ıest.

ticle, il est vrai, s'occupe des nis et non du Canada, mais qui se passe aux Etats- ans le domaine économique percussion dans notre pays. ırticle vient bien à son heu- prouve par ses chiffres que ıre mixte, si on la pratique ıada, non seulement solu- a le problème de la vie chè- s donnera à nos cultivateurs ɜns une prospérité perma-

espaces agricoles sont im- . On peut y récolter beau- e blé et y élever beaucoup ıpeaux. Le froment et le bétail seront toujours des articles de marché illimité :

"En vérité, les réputations passent vite dans notre époque de fiévreuse activité, et tandis qu'il y a dix ans nous savions à n'en point discuter que les fermiers des Etats-Unis entretenaient un formidable marché de grains et de viande, voilà qu'aujourd'hui nous arrivent de singulières révélations.

"Jusqu'en 1905, en effet, les Etats-Unis récoltent de si prodigieuses moissons de froment que sans cesse les bateaux chargés de blé partent des ports yankees vers la vieille Europe. Et les envois montent, montent pour atteindre en 1900-1904 le chiffre annuel de 62 millions de quintaux.

"Et puis, brusquement, les cargos se font plus rares, le commerce des grains se ralentit et dans la moyenne 1905-09 les exportations fromentières des Etats tombent à 32 millions de quintaux et à 31 millions en 1910-13. C'est dire que soudain le plus puissant marchand de blé du monde réduit de moitié ses capacités de vente.

"Or, quand on considère la situation du bétail bovin au pays des dollars, c'est avec un extrême étonnement qu'on relève la curieuse évolution du troupeau. D'une part nous voyons les vaches laitières maintenir le chiffre de 20 millions de têtes, et d'autre part tout le gros bétail, bœufs gras, vieilles vaches et jeunes veaux, augmenter merveilleusement ses troupes pour aller de 17 millions de têtes en 1870-79 à 33 millions de têtes en 1890-99 et 51 *millions de têtes* en 1907.

"Seulement, à partir de 1907 commence une si impressionnante décadence que les 51 millions de têtes fondent, disparaissent et ne se retrouvent plus qu'autour de 35 millions de têtes au 1er janvier 1914.

"En ces sept années, les Etats-Unis accusent une perte dans le gros bétail de 15,711,000 têtes. Et si l'on rappelle que tout le troupeau bovin français compte 14,800,000 têtes, c'est indiquer que les éleveurs yankees ont perdu en sept ans plus de bêtes à cornes que nous n'en possédons dans toute la France.

"D'autre part, en calculant la valeur du troupeau disparu en si peu d'années sur les estimations officielles américaines, c'est *grosso modo* une richesse de 2 milliards de francs disparue de la poche des fermiers de la grande république transatlantique. Et dans le même temps l'exportation du gros bétail vivant s'affaise de 200 millions de francs en 1905 à 45 millions en 1912.

"Qu'enfin l'on sache que les 63 millions de moutons de 1903 ne sont plus actuellement que 51 millions de têtes bêlantes et tout de suite s'explique cette hausse brutale des produits d'élevage qui se marque là-bas par 50 pour cent pour les moutons, 58 pour cent pour les bœufs et les veaux, et 92 pour cent pour les vaches laitières.

"Pourtant, mieux encore qu'une explication du renchérissement du coût de la vie aux Etats-Unis, l'étonnante évolution des ressources pastorales et fromentières nord-américaines apporte une autre indication éducatrice.

"La décadence du marché agricole yankee tient uniquement à cette raison profonde qu'en ces sept dernières années la population humaine s'est accrue de 10 millions d'êtres, de 10 millions de bouches affamées dont les agriculteurs des plaines culturales ne peuvent satisfaire l'appétit. Et à un tel point la disette d'aliments se fait sentir que, depuis septembre dernier, l'entrée des viandes frigorifiées d'Argentine a été enfin autorisée par le gouvernement de Washington.

"Si bien que dix courtes années nous montrent la plus riche provision fromentière de l'univers réduite de moitié, elles nous présentent un opulent troupeau diminué du tiers, et nous préviennent ainsi que les temps sont changés puisque ceux-là qui pouvaient dispenser généreusement la viande et le blé aux gens de l'ancien continent deviennent désormais acheteurs de bétail et seront demain clients de grains.

"Décidément on évolue très vite en terre yankee, et de tous les faits étonnants dont les Américains se plaisent à nous stupéfier, celui du spectacle de leurs difficultés alimentaires est bien le plus surprenant."

JEAN LEJEUX.

Sans doute on ne saurait prendre trop à la lettre le tableau un peu sombre que cet économiste français fait de la situation prochaine des Etats-Unis; car les cultivateurs américains sont précisément gens à réformer rapidement leur agriculture s'ils en sentent la nécessité. Mais il est important de signaler à nos cultivateurs quels riches marchés le Canada agricole peut s'assurer, s'il le veut bien.

Un demi-million de Faux Mandats-poste à Paris

ILS ONT ÉTÉ PAYÉS "RUBIS SUR L'ONGLE".—LA SECURITÉ DES MALFAITEURS.

Paris.—L'administration des P. T. T. fait, en ce moment, le silence le plus complet sur une série ininterrompue d'audacieuses escroqueries dont elle vient d'être victime.

En un mois, révèle le *Matin*, la presque totalité des bureaux de Paris et de certaines grandes villes ont payé, sur le vu de faux mandats-poste, une somme de près de 500,000 francs à d'habiles malfaiteurs.

LESFAUX MANDATS

Les mandats en question, régulièrement présentés et non moins régulièrement payés, ne se distinguaient des autres par aucun indice suspect. Tout y était. Le papier, les groupes allégoriques brun pâle qui ont remplacé les anciens filigranes, le bistre du libellé, tout était conforme au modèle officiel ; les numéros de série, les griffes du bureau expéditeur, le timbre à date de la poste, tout était admirablement imité.

Les faussaires, qui se sont fait payer de la sorte plus d'un millier de mandats, sont des artistes d'une patience et d'une habileté incomparables.

L'administration ne peut rien reprocher à ses agents. Ils ont payé à qui mieux mieux sur le vu de titres d'un aspect si réellement authentique que, seule, la vérification bimensuelle faite à l'administration centrale a permis de découvrir le pot aux roses.

LE CONTROLE

Deux fois par mois, en effet, tous les bureaux expédient au service des "articles d'argent" les mandats et bons payés dans la quinzaine écoulée, accompagnés d'un état descriptif. Les "articles d'argent" pointent les titres reçus sur cet état, puis les casent par ordre alphabétique. En se reportant à l'état des mandats émis de chaque bureau, un second contrôle leur indique alors, par le rapprochement des numéros et des sommes, l'authenticité des titres payés.

Ce n'est que grâce à ce pointage qu'on s'aperçut de la fraude. Le second contrôle mettait bientôt en évidence que tel bureau n'avait pas émis le mandat qu'on avait entre les mains ou que tel autre en avait émis deux du même numéro. Dans le premier cas, le mandat payé était donc un faux mandat. Dans le deuxième cas, l'un des deux mandats en présence était également faux. Mais lequel ?

Pour s'assurer de la réalité des faux, il fallut procéder à un travail de comparaison des plus laborieux. On put enfin découvrir quelques défauts de fabrication dont tout le personnel des postes, prévenu immédiatement par circulaire, connaît aujourd'hui le secret.

FAUSSES PIECES D'IDENTITE

Les faussaires, d'ailleurs, ne se contentaient pas de toucher les mandats: ils fabriquaient aussi des pièces d'identité. Convaincus que, pour se faire payer des mandats de sommes variant entre 200 et 300 francs, des enveloppes de lettres paraîtraient insuffisantes, ils présentaient de faux extraits, faussement régularisés par la préfecture de police, du registre d'immatriculation des étrangers. On n'a pas conservé d'autres traces de leur présence. Les postes n'ont pu donner aucun signalement. Un employé se souvient cependant de s'être vu refuser une pièce douteuse par l'un des faussaires.

Presque tous les faux mandats ont été payés sur le même genre de pièces à des noms étrangers, ce qui laisse à supposer qu'on à affaire à une bande d'escrocs internationaux.

CETTE AFFAIRE DUBOIS

A cause des rumeurs sinistres lancées par certains journaux de Winnipeg au sujet du meurtre de Mlle Dubois, à Québec, nous tenons à relater le verdict du jury chargé de faire enquête :

"Que la dite Marie Blanche Dubois, le 10 mai, année susdite, en les paroisse, comté et district susdits, est morte de fractures multiples du crâne et que Joseph Dion doit être tenu criminellement responsable de sa mort."

Joseph Dion est un jeune homme qui avaient été employé au magasin des parents de Mlle Dubois.

"J'ai trouvé plusieurs traces de gouttelettes de sang sur le paletot brun que le coroner Jolicœur m'a soumis pour analyse. De ceci, je suis positif." Voilà la déclaration, qu'a faite à l'enquête du coroner, le docteur Wilfrid Derome, analyste de Montréal.

Il a même pu découvrir, sur le paletot brun de Dion (celui que lui avait soumis le coroner Jolicœur), des globules de sang encore intactes, et il se déclare certain que le sang qu'il a découvert sur ce paletot ne peut pas être très vieux.

La Princesse Mary Arretee

Ces jours derniers, à Aldershot, la princesse Mary a été arrêtée par une sentinelle qui l'avait prise pour une suffragette. Elle a été prisonnière pendant un quart d'heure, malgré ses protestations. Le soldat trop zélé qui a arrêté la princesse a été plongé dans la stupéfaction lorsqu'il a appris l'erreur qu'il venait de commettre. La princesse a trouvé l'incident fort amusant.

On peut cabler a bon marche

Ottawa.—Le ministère des Postes a établi, entre le Canada et l'Australie, un nouveau service de câble qui commencera à fonctionner immédiatement. L'on peut maintenant envoyer des messages de fin de semaine à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande au tarif de $2.80 pour les premiers 20 mots, ou moins, et de 14 cents pour chaque mot additionnel. Comme le tarif régulier des câblogrammes envoyés du Canada en Australie est de cinquante-huit cents par mot, tandis que le nouveau tarif de fin de semaine est de quatorze cents par mot, ce dernier tarif procure un très grand avantage. Il y a des communications très considérables entre le Canada et l'Australie, et les hommes d'affaires pourront faire des commandes et envoyer des messages qui ne sont pas très pressés, et qu'un retard de vingt-quatre ou de quarante-huit heures n'affectera pas, et ils feront ainsi unetransaction très profitable.

Remerciements

Les Sœurs de la Charité de la Maison Vicariale de Saint-Boniface offrent leurs plus sincères remerciements à la Ville de Saint-Boniface pour le généreux octroi de $500.00 qu'elles viennent de recevoir en faveur de leurs œuvres.

C'est un puissant secours qui, en aidant à soulager une plus grande portion de l'humanité souffrante, ne manque pas d'attirer les plus abondantes bénédictions sur les généreux donateurs.

Communiqué.

Etats-Unis vs Mexique

Les délégués américains et mexicains sont à Niagara Falls, Ont., où ils ont commencé leurs conférences. Ces conférences marchent de manière satisfaisante. On s'attend à ce que l'imbroglio mexicain-américain sera bientôt terminé.

Quais sur la Riviere Rouge

Comme conséquence à la visite, il y a quelque temps, de MM. Ashdown et Marion, à Ottawa, pour demander de l'aide dans le but de contsruire des quais sur la rivière Rouge, on croit qu'une somme a été placée dans les estimés à cette fin; on attend confirmation officielle. Des plans et devis ont été préparés et sont prêts pour le début des travaux. Les délégués ont demandé la somme de $250,000. —*Manitoba Free Press.*

L'Hopital de Saint-Boniface

On a commencé lundi à démolir l'édifice central de l'Hôpital de Saint-Boniface afin de le remplacer par une autre bâtisse plus appropriée aux besoins actuels.

TOUT AIME

Une sorte de verve étrange, point muette,
Point sourde, éclate et fait du printemps un poète ;
Tout parle et tout écoute et tout aime à la fois ;
Et l'antre est une bouche et la source une voix ;
L'oiseau regarde ému l'oiselle intimidée,
Et dit : "Si je faisais un nid ? C'est une idée !"
Comme rêve un songeur, le front sur l'oreiller,
La nature se sent en train de travailler,
Bégaie un idéal dans ses noirs dialogues,
Fait des strophes qui sont les chênes, des églogues
Qui sont les amandiers et les lilas en fleur,
Et se laisse railler par le merle siffleur.
Il lui vient à l'esprit des nouveautés superbes ;
Elle mêle la folle avoine aux grandes herbes ;
Son poème est la plaine où paissent les troupeaux ;
Savante, elle n'a pas de trêve et de repos
Jusqu'à ce qu'elle accouple et combine et confonde
L'encens et le poison dans la sève profonde ;
De la nuit monstrueuse elle tire le jour ;
Souvent, avec la haine, elle fait de l'amour ;
Elle a la fièvre et crée ainsi qu'un sombre artiste ;
Tout ce que la broussaille a d'hostile et de triste,
Le buisson hérissé, le steppe, le maquis,
Se condense, ô mystère ! en un chef-d'oeuvre exquis,
Que l'épine complète et que le ciel arrose ;
Et l'inspiration des ronces, c'est la rose.

VICTOR HUGO.

LE SANG GAULOIS

XXXI

LE CURE THIRION (1870)

Un ballon, venant de Paris s'abattit dans le courant de l'après-midi du 14 octobre 1870, près du village d'Hennemont, en Lorraine.

Deux des aéronautes parvinrent à se déguiser immédiatement en paysans et échappèrent ainsi aux Prussiens; un autre voyageur tomba entre leurs mains, et, le quatrième, blessé, avait pu être déposé à temps par les habitants sur un brancard improvisé et transporté au presbytère, où se trouvait le curé Thirion, bon patriote et, de plus, médecin distingué.

M. de Bismarck avait lancé contre ceux qui secourraient des aéronautes un décrêt des plus menaçants.

Le curé Thirion n'hésita cependant pas un instant à recevoir le blessé. Il improvisa un pansement, et fit demander d'urgence à l'hôpital de Verdun deux appareils pour y mettre les deux jambes cassées du malade. Puis, s'adressant à lui : "Vous resterez ici tout le temps nécessaire et vous ne repartirez que complètement guéri."

—Monsieur le curé, dit le blessé, en se relevant avec effort, je ne sais comment vous remercier; car vous savez combien sont grands les risques que vous courez.

—Je le sais, je le sais, fit l'abbé Thirion, comme impatienté. Pour le moment, n'avez-vous rien à me dire ?

—Oui, reprit le blessé... et je me confie à vous comme si j'étais au tribunal de la pénitence.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda l'abbé visiblement intrigué.

—Je me nomme Manceau, je suis parti de Paris, à bord du ballon *La Normandie,* dans le but d'acheter à Bruxelles, *de mes propres deniers,* des armes, dont l'armée de l'Est a le plus urgent besoin.

—Noble mission, jeune homme. Il est facheux que Dieu ne vous ait pas permis de l'accomplir. Mais les volontés du Tout-Puissant sont impénétrables.

—Il est, Monsieur le Curé, un moyen de réparer mon infortune...

—Dites... dites !... Si je puis vous être de quelque utilité... disposez de ma personne..."

Se soulevant sur sa couche, avec un regard attendri, le blessé tira de sa poche un portefeuille et le remit au curé.

—"Ouvrez, monsieur, voyez et comptez..."

—"Bonté divine ! s'exclama le curé... il y a près de sept millions..."—

—"Oui, monsieur, réplique le blessé, il y a six millions neuf cent mille francs, en six traites de onze cent-cinquante mille francs chacune... Et maintenant donnez-moi vite une plume que je signe en blanc les billets... Vous les porterez chez notre ambassadeur à Bruxelles... et le reste ira tout seul... Mais vite... vite, faites vite, car je crains de m'évanouir."

Le pauvre curé ne savait où mettre tout cet argent pour qu'il fut en sûreté durant la nuit, car il s'attendait à la visite des Prussiens.

"Le mieux serait — lui dit sa Sœur — de le mettre dans le saint ciboire..."

"Tu as raison, ma sœur, et je n'hésite pas un seul instant. Les canons de l'Eglise peuvent défendre de s'en servir pour un usage profane, mais ce n'est pas un acte impie que de travailler à sauver la France..."

Il fit comme il avait décidé, et, pendant la nuit, il fut tout à coup réveillé en sursaut par le bruit à sa porte. De grands coups de crosse de fusil menaçaient de tout défoncer.

Impossible de setromper sur la nature de la visite qui s'annonçait ainsi !

Quand le curé arriva dans le vestibule, la porte cédait sous la vigueur des coups.

Un lieutenant de haute taille, de grande mine s'avança, silencieux, tandis que ses hommes le suivaient tumultueusement.

—Silence ! s'écria l'officier à ses hommes. Puis, s'adressant au curé, il lui dit: "nous avons l'ordre formel de nous emparer de votre blessé et de retrouver des papiers importants que, nous en sommes certains, il portait sur lui. Nous allons donc tout fouiller."

La perquisition commença sur le champ et fut menée militairement.

Ne trouvant rien dans le presbytère, on fouilla l'Eglise.

L'abbé tressaillit alors de tout son être... Un instant, un uhlan fit mine de s'approcher du tabernacle; mais l'officier abaissa vivement son bras prêt à commettre le sacrilège.

Il était temps. A la pensée que cette profanation put être un obstacle au salut de la France, le prêtre défaillait.

Après cette infructueuse visite, le curé lança au blessé, qu'on emportait, un regard où se lisait éloquemment la réussite du projet exécuté.

* * *

Ce ne fut qu'en 1893, vingt-trois ans plus tard, qu'à l'occasion du 14 juillet, ce touchant épisode de la guerre de 1870 fut rappelé, lorsqu'un ministre de la troisième République, épingla sur la soutane de l'abbé Thirion, la croix de la Légion d'honneur, *pour services exceptionnels.*

Le temps était loin, où M. Manceau pouvait disposer de millions, Son nom tomba dans l'oubli...—

N'était-il pas juste de l'en faire sortir ?

F. DENISET.

REVUE DE LA PRESSE

UN PAVOISEMENT GENERAL

(L'Action Sociale)

S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur, Belgique, et président du Comité international des Congrès Eucharistiques, propose qu'à l'occasion du prochain congrès de Lourdes, 25e de la série (les 22, 23, 24, 25 et 26 juillet) les catholiques de l'univers entier se fassent un devoir d'organiser un pavoisement général, comme un hommage à Notre Seigneur Jésus-Christ au T. S. Sacrement. L'idée est excellente et mérite qu'on y donne suite.

* * *

LA VALEUR IMMOBILIERE DE WINNIPEG

(Le Soleil de l'Ouest)

La valeur totale de la propriété immobilière de Winnipeg se chiffre à $324,944.61.

* * *

LES INHUMATIONS EN MER

(L'Evénement)

"L'Ionian," qui est arrivé à Montréal, dernièrement, venant du Havre, a rapporté que pendant la traversée, une filette de trois ans, qui était au nombre des passagers, est morte et que son corps a été enseveli en mer.

On se demande toujours, en constatant de tels actes, quand des nations, qui se disent civilisées, mettront fin à cette cruelle pratique des sépultures en mer.

Autrefois, c'était une pratique nécessitée par l'hygiène, lorsque la traversée de l'océan prenait un mois ou plus, et qu'on n'avait pas de procédé commode pour retarder la décomposition des cadavres. Mais, de nos jours, avec nos paquebots rapides, on vient du Havre en Amérique en six jours ou moins, et l'on possède des méthodes de conservation et d'embaumement aussi efficaces que peu coûteuses. Personne ne nie qu'il serait très facile de rendre au port les passagers qui meurent durant la traversée. Mais les compagnies de navigation préfèrent adhérer à une coutume surannée, et faire jeter le corps de leurs passagers décédés aux requins, sauf dans le cas de passagers riches.

* * *

LES FEUX DE FORETS

(La Patrie)

La belle saison est à peine ouverte que l'atmosphère est assombrie par la fumée des feux de forêts. Tout le comté de Labelle est ravagé par le fléau; des milles carrés de forêt, des villages sont menacés et les pertes se chiffrent par millions.

Et tous les ans, c'est la même chose. Ces calamités sont d'autant plus déplorables, criminelles, qu'elles sont dues à la négligence, à l'insouciance des habitants, des chemineaux, de la plupart des gens qui demeurent ou qui passent dans la campagne.

Aux scieries, aux industries rurales, aux locomotives dont les étincelles allument d'immenses incendies, s'ajoutent les feux des défrichements, des chantiers, les bivouacs de chasseurs, les allumettes des fumeurs.

Avec un peu d'attention, de respest pour la propriété d'autrui, et aussi pour la sienne, ces incendies ruineux, pour le pays et les particuliers seraient réduits à leur plus simple expression.

Cette destruction est criminelle et leurs auteurs devraient être poursuivis.

* * *

LAFONTAINE-BALDWIN

(Le Droit)

On vient d'ériger dans le parc du Parlement deux splendides statues en l'honneur de Sir H. Lafontaine et de l'Hon. M. Baldwin. C'est une excellente idée que l'on a eu de perpétuer ainsi le souvenir de l'amitié qui unissait ces deux grands défenseurs des droits des minorités et des intérêts du peuple.

Les deux grands politiciens forment un groupe, ils sont de grandeur naturelle, en marbre gris ; M. Baldwin lit un document, M. Lafontaine regarde par-dessus son épaule.

Ce monument rappellera de beaux souvenirs historiques et pourra inspirer de beaux et nobles dévouements à nos politiciens.

Lafontaine et Baldwin n'étaient pas très opportunistes et si leur histoire est trop ignorée dans la pratique actuelle, peut-être que les jeunes qui veulent faire du bien à leur pays auront l'idée de l'étudier en voyant ce monument significatif devant nos édifices du parlement.

* * *

HOMMAGES A FEU M. MONK

(La Presse)

Tous les journaux du pays n'ont qu'une voix pour rendre hommage à la mémoire de l'homme intègre et éminent qui disparaît dans la personne de l'honorable M. F. D. Monk.

Nous lisons dans le *Herald and Telegraph* :

"M. F. D. Monk, qui vient de s'éteindre, a figuré bien des années dans la vie politique, comme un homme énergique et distingué. Il joignait à un sentiment élevé du devoir public des talents remarquables, qu'il employa généreusement au service de son pays. Connaissant également bien les aspirations et les idées des deux races dominantes, en ce pays, et parlant les deux langues avec une facilité et une éloquence égales, il rendait des services incalculables au parti auquel il s'était affilié. Il a montré sa délicatesse de conscience lorsque, après être arrivé à une des plus hautes positions, dans le cabinet fédéral, il a démissionné sans hésitation, parce que la politique de l'administration était en désacord avec ses convictions. M. Monk a lutté pendant des années contre la maladie, après avoir subi un deuil dont il ne se consola jamais. On se souviendra de lui avec respect et regret."

D'autre part, la *Gazette* dit, au cours d'un article éditorial :

"M. Monk est mort vendredi. Il ne saurait exister qu'une seule opinion sur ce dénouement prématuré d'une carrière remplie d'honorables efforts, signalée par de nombreux actes honorables et parlant éloquemment en faveur de son habileté, ainsi que du sentiment qui lui faisait apprécier ce qu'il y avait d'élevé dans la vie pubilque. Il a été heureux pour lui, si non pour son parti, qu'il ait cru devoir se retirer du Cabinet, sur une question de principe."

* * *

M. MONK

(Le Devoir)

Tous, amis et adversaires, rendront un témoignage unanime à son désintéressement, à la noblesse de son caractère, à l'élévation de son esprit. Peu ont connu les délicatesses exquises de cette nature d'élite.

Sous les apparences du flegme, de l'indifférence même, se cachait une sensibilité de jeune fille. Ceux qui n'ont connu que l'homme public se plaignaient parfois que ses susceptibilités le rendaient impropre aux luttes et aux frottements de la politique. La plupart étaient incapables, ou n'avaient pas l'occasion, de comprendre la nature réelle du sentiment qui le faisait se dérober aux disputes, et surtout d'en apprécier les aspects attachants.

L'extrême sensibilité endurcit la plupart de ceux qui en souffrent ; elle les rend égoïtes, irritables et injustes. Occupés sans cesse à compter les coups qu'ils reçoivent, ils ne pensent pas à ceux qu'ils portent. Aigris par leurs blessures, qu'ils sondent et enveniment au lieu de les laisser guérir, ils deviennent indifférents aux bons procédés et repoussent les mains secourables qui se tendent vers eux.

M. Monk a donné, jusqu'à la fin de sa vie, et en toute occasion, un exemple tout opposé. Nul n'a pratiqué plus complètement, à la lettre et dans l'esprit, le précepte évangélique : "Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'il vous soit fait à vous-mêmes." Sensible aux mauvais procédés, il l'était davantage aux bons. L'attaque, la contradiction, l'indélicatesse le faisaient se replier sur lui-même, se dérober dans un silence triste et un peu hautain. Le moindre service, la plus légère preuve de confiance, le témoignage le plus discret d'admiration, d'estime ou d'amitié, l'attendrissaient et faisaient épanouir son cœur.

Blessé, il se taisait. Heureux, il exprimait sa gratitude, en peu de mots, mais avec une émotion contenue, presque timide, qui en doublait le prix ; et la sincérité de son sentiment se manifestait par la constance de son amitié et les preuves tangibles et discrètes qu'il en donnait à l'occasion.

HENRI BOURASSA.

* * *

UN HOMMAGE

(Le Canada)

Si la vie politique de M. Monk nous doit inspirer des réserves et si ses idées ne furent pas les nôtres, c'est du moins avee satisfaction que nous rendons hommage à ses qualités d'homme, à l'orateur disert et instruit, à l'avocat et au professeur éminent qui fut l'une des illustrations de notre université, et surtout au gentilhomme dont la politesse, la suprême excellence des manières et la bonne grâce étaient devenues proverbiales, à celui qui laissera dans tant et tant de mémoires, parmi ses élèves, ses collègues au barreau, ses amis et ses proches, un doux et bienveillant souvenir.

Acte relatif a l'arpentage des terres du gouvernement.

En conformité avec les dispositifs de la Section 58 de l'Acte Concernant l'Arpentage des Terres du Gouvernement, avis est donné par la présente, que le Ministre de l'Intrérieur a reçu une pétition des propriétaires de terrain ou des personnes occupant des terres à titre de homesteads, dans le Township quatorze, Range onze, Est du principal méridien, représentant que les piquets indicateurs de l'arpentage original du dit township sont disparu et demandant qu'un nouvel arpentage soit exécuté.

Toute personne à même de connaître la position d'une ou de plusieurs des marques, limitant les terres qui doivent être réarpentées ou qui pourrait fournir quelque information permettant d'établir la position des marques indicatrices est requise par la présente d'en informer le Ministre de l'Intérieur par lettre recommandée avant le 30 juin 1914.

E. DEVILLE,
Inspecteur Arpenteur Général des Terres du Gouvernement.

Ottawa 24 avril 1914. 27-30

De par le Monde

En l'honneur de Victor Hugo

Paris.—Au conseil des ministres tenu à l'Elysée, il a été décidé que MM. Gauthier et Viviani représenteraient le gouvernement aux fêtes de Guernesey, en l'honneur de Victor Hugo.

M. W. Churchill a bouclé la boucle

Londres.—M. Winston Spencer Churchill, premier lord de l'Amirauté, a bouclé six fois la boucle au-dessus du port de Sheerness sur un monoplan conduit par Gustave Hamel, aviateur anglais.

Une entreprise de $500,000,000

Washington.—A la chambre basse, le représentant George M. Young a rappelé que les Etats-Unis avaient dépensé $500,000,000 pour la construction du canal de Panama et que l'exécution de cette entreprise avait coûté la vie à 2,190 Américains. Le nombre des victimes d'accidents divers est de 1,219 et les maladies ont tué 971 ouvriers. Plus de 35,000 ouvriers ont été blessés.

Concours d'aviation à Francfort sur le Mein, Allemagne

La course d'aéroplanes pour la coupe du prince Henry de Prusse qui a eu lieu le 18 mai a été attristée par plusieurs accidents dès le début de la course.

Le lieutenant Waly a fait une chute à Pforzheim, par suite d'explosion du moteur. Il a été légèrement brûlé, mais son passager, le lieutenant Mueller est mort. Le lieutenant Hidessen et son passager ont aussi fait une chute, mais n'ont reçu que des blessures légères.

Les lieutenants Wiegandt et Fellinger ont péri au moment où ils allaient atterrir. Le moteur s'étant arrêté, l'appareil capota brusquement et tomba d'une hauteur de sept cents mètres.

Réconciliation Clémenceau et Poincaré

Paris—On annonce comme une chose certaine que le président Poincaré et M. Georges Clémenceau, ancien président du Conseil se seraient complètement réconciliés, par l'entremise de M. Léon Bourgeois, et l'on ne serait pas surpris de voir M. Clémenceau de nouveau à la tête des affaires de l'Etat dans un temps peu éloigné.

Mme CAILLAUX

Homicide avec préméditation

Paris.—Mme Caillaux aura à subir son procès sur l'accusation d'"homicide avec préméditation" pour meurtre de Gaston Calmette, directeur du *Figaro*. C'est ce que vient de déclarer M. Lescouvé, procureur de la République après examen du dossier préparé par le juge d'instruction Boucard. La date n'est pas encore fixée.

On dit que Mtre Labori a décidé définitivement de ne pas se présenter comme défenseur de Mme Caillaux devant la Cour d'Assise. M. Caillaux, son mari, aurait fait choix d'un autre défenseur.

UNE IDEE

Montréal.—Un marchand de tabac de la rue St-Laurent à l'espoir que des instances seront faites auprès de la compagnie des tramways pour l'engager a construire des voitures à doubles compartiments, dont l'un serait réservé aux fumeurs. On se rappelle que l'année dernière une pétition signée par plus de 60,000 personnes fut envoyée au bureau des commissaires demandant la mise en circulation de ce genre de tramways.

"Je tiens mon magasin à l'intersection de quatre rues des plus actives, dit ce marchand. Mon voisin, lui, tient une buvette. Le soir, au retour de l'atelier où il lui est interdit de fumer, l'ouvrier vient chercher du tabac chez moi, il allume sa pipe, se "plante" devant la buvette et attend son tramway. Mais des amis arrivent, et, l'on entend alors le propos connu: "Allons prendre un coup."

"Voilà ce qui n'arriverait pas, continue le marchand, si l'ouvrier nese "plantait" pas devant une buvette pour fumer sa pipe, parce qu'il lui est défendu de fumer dans les tramways."

Le Port de Montréal

M. W. G. Ross, président de la Commission du port de Montréal, est arrivé à bon port, le 17 mai à bord du "Laurentic", de la White Star, après un voyage de trois mois en Europe. Pendant ce laps de temps, M. Ross, accompagné de M. Cowie, ingénieur en chef de la Commission a visité tous les principaux ports européens et les comparant avec le port de Montréal, il a déclaré: "Nous avons un port qui peut lutter sans crainte avec tous les ports de Londres, Liverpool, Bristol, Marseille, Hambourg, Brême, etc." Montréal possède, non seulement un des plus beaux ports du monde, mais de tous ceux que nous avons vus, il est le premier par ses élévateurs et son outillage qui est certes supérieur. Aucun port ne possède comme le nôtre cette facilité du transport du blé par les océaniques. Je suis à ce point de vue des plus optimistes et nous devons être fiers de notre port national qui rivalise si avantageusement avec tous les ports européens. Dans le port de Hambourg on est à dépenser des millions et on ne pourra pas donner encore les mêmes commodités que le nôtre possède."

Les Rayons ultra-violets—Explosifs à grande distance

On rapporte que M. Ulivi, le jeune inventeur italien, aurait fait avec succès, à Florence, des expériences avec les appareils de son invention, provoquant à distance, par les rayons ultra-violets la déflagration d'explosifs enfermés dans des récipients métalliques.

"Ayant enfermé de la poudre dans un sac de gutta-percha, dit le correspondant du *Chronicle*, il plaça ce sac dans une boîte en porcelaine, cette boîte fut à son tour placée dans une autre en amiante, et le tout fut enfin mis dans une enveloppe métallique.

"Tandis que l'amiral Fornaria immergeait ces mines d'un nouveau genre dans l'Arno, l'inventeur transportait ses appareils à 10 milles de là et les plaçait derrière une colline, ce qui augmentait encore l'importance des obstacles placés entre lui et les explosifs.

"Une demi-heure après le signal donné, M. Ulivi avait fait exploser toutes les mines.

"On annonce que M. Ulivi va commencer des expériences avec un nouvel appareil capable de provoquer la déflagration de tout explosif dans un rayon de 100 kilomètres."

Opinion française sur la politique des Etats-Unis au Mexique

Des rapports publiés dans la presse américaine ont déclaré que la presse parisienne était hostile à la politique des Etats-Unis au Mexique. Quelques journaux ont protesté contre ces allégations; la plus importante de ces protestations est publiée dans le *Figaro* et est signée par M. Hanotaux, président du comité France-Amérique, comité établi pour développer les relations politiques, économiques, littéraires et artistiques entre les deux nations.

"Les bruyantes manifestations de certains journaux, écrit M. Hanotaux, ont pour origine la défense de certains intérêts financiers, mais en général, la presse est unanime à reconnaître la difficulté de la question que les Etats-Unis ont à résoudre.

"La France a de très grands intérêts matériels au Mexique; elle désire qu'il soit mis fin à l'anarchie qui règne dans ce pays et que la paix y soit définitivement rétablie, ce qui est le but que vise le gouvernement de Washington.

"Il est certain que l'opinion française a été influencée par l'adroite pression des intérêts anglais et américains qui désirent que les grandes puissances partagent leur point de vue, mais, malgré cela, les Français se rendent bien compte des raisons qui doivent leur indiquer la ligne de conduite à suivre.

"Il est parfaitement entendu qu'aucun régime ne peut être établi au Mexique sans l'approbation et, jusqu'à un certain point, sans l'appui des Etats-Unis. Les relations sont, par le fait seul de leur voisinage, si délicates qu'il est absolument essentiel que l'administration d'une nation ne doit pas devenir pour la nation voisine un sujet d'appréhension continuelle."

Poupées de la Reine Victoria

Il eut été intéressant de conduire son petit-fils, le roi George, au nouveau musée de poupées aménagé au Trocadéro, à Paris.

Il y aurait vu de ces figurines qui firent la joie de l'enfance austère de la grande Reine : elles exerçaient son imagination et ses doigts; peut-être remplaçaient-elles les jeunes compagnes qui lui manquaient ?

Au retour du théâtre, où on la conduisait parfois, elle s'amusait à reproduire les personnages qu'elle avait vus sur la scène. Elle se créait une Cour de sujets lilliputiens et, avec l'esprit d'ordre et de suite qui l'a toujours caractérisée, elle les classait et leur consacrait des archives enfantines.

La baronne Lehzen, sa gouvernante, eut l'idée de faire servir ces marionnettes à l'instruction de son élève, en ce qui touchait les cérémonies de la Cour : présentations, réceptions, levers, etc... Les poupées étaient habillées selon l'étiquette, avec manteaux de Cour, barbes de dentelle et plumes dans les cheveux. Sur une longue planche étaient plantées des chevilles qui s'adaptaient à des trous préparés dans les pieds des minuscules mannequins: en les déplaçant, comme on le lui enseignait, la future impératrice-reine apprenait ainsi, presque inconsciemment, à jouer son rôle sur un théâtre bien différent.



Service des Abonnements

Nous adressons depuis quelques semaines notre journal à un certain nombre de nos amis, dans l'espérance qu'ils s'abonneront. Ceux qui voudront bien répondre à notre invitation seraient très aimables s'ils voulaient nous prévenir le plus tôt possible. L'envoi du journal, en dehors de nos listes régulières, demande une assez lourde somme d'ouvrage et surcharge considérablement nos ateliers. Ceux qui examineront un peu *Le Manitoba* se rendront facilement comp-

Abonnez-vous au "MANITOBA"

$1.00 par année

FEUILLETON DU *MANITOBA*

UNE DE PERDUE DEUX DE TROUVEES

PAR

GEORGE DE BOUCHERVILLE

No. 34

(*Suite*)

—C'est ma fille ! ma Sara ! s'écria sir Arthur. Partons, M. Lauriot.

—A quelle heure sont-ils partis? continua Lauriot.

—Vers le lever du soliel.

—Quelle espèce d'embarcation ont-ils pris ?

—Mon grand canot, car je n'avais à la côte que ce canot et mon grand esquif.

—Partons ! partons ! répéta sir Arthur. Ils ont bien de l'avance sur nous.

—Mangeons d'abord comme il faut, sir Arthur; car nous aurons à faire route toute la nuit et une partie de la journée demain, sans manger.

Le reste du repas fut pris en silence; chacun sentant l'importance de l'avis de Lauriot.

Quand ils eurent pris un bon repas, Lauriot leur dit :

—Maintenant, mes amis, chargez vos carabines; mais ayez soin de ne pas mettre de capsules, en cas d'accident.

Pendant que ces hommes chargeaient avec précaution leurs armes à feu, Tom, qui était sorti pour examiner les embarcations, rentra tout effaré en criant: "Les pirogues sont disparues !"

—Malédiction! Si vous ne nous dites pas où elles sont, s'écria Lauriot en saisissant le vieux Laté au collet, je vous mène en prison comme complice de ceux que nous poursuivons.

—Où est la vieille ? où est la vieille ? crièrent plusieurs voix à la fois.

—Oui, c'est elle, la vieille maudite, qui a enlevé les embarcations! s'écria Tom; je l'ai vu sortir de la cabane, au moment où nous nous mettions à table.

—Holà ! mes gens, apportez-moi une corde, une ceinture, quelque chose, pour que j'attache cet homme, pendant que nous allons aller à la recherche des pirogues.

Trim avait couru au bayou et ayant trempé sa main dans l'eau du bayou pour s'assurer de la direction du courant, rentra bientôt dans la cabane. Sir Arthur, qui l'avait observé, lui demanda ce qu'il pensait qu'il y eut de mieux à faire :

—Voilà ce que moué penser; la marée y li baissé, courant très fort, moué croyé pirogues gagné par en bas. Moué sûr le vieille femme pas capable pou mené li contre courant; si vieille femme emmené li, l'été par en bas. Il été bon préné torches allumuées et couri le long du bayou, peut-être nous trouvé li.

—Voici ce que vous allez faire, mes gens, cria Lauriot après avoir écouté le rapport de Trim; armez vos carabines et tirez à fleur d'eau dans la direction du courant; tirez aussi à travers les joncs le long du bord de l'eau, à demi hauteur d'homme.

Tom et Trim allumèrent à la cheminée deux paquets de lattes de cyprès, et ils s'élancèrent dans la direction du bas du bayou, en agitant leurs torches, qui répandaient une grand lueur sur les eaux et au-dessus des joncs. Au même instant la décharge de sept à huit carabines, vint assurer le vieux Laté que les ordres de Lauriot étaient sérieusement mis à exécution. Comme il ne savait pas au juste, où pouvait se trouver sa femme en ce moment, il eut peur qu'elle ne fut atteinte par les balles si elle était allée, comme il avait toute raison de le croire, le long du bayou pour amarrer les pirogues au fond de l'étang, formé par l'un des coudes du bayou, et dans lequel un remou entraînait toujours les pirogues, chaque fois que, par accident ou autrement, elles étaient détachées du rivage. Ces réflexions, jointes à la menace de Lauriot de le faire prisonnier, le déterminèrent à découvrir où devaient se trouver les embarcations.

Ajoutons ici néanmoins, afin de ne pas laisser le lecteur sous l'impression que Lauriot aurait voulu exposer ainsi sans raison la vie de la femme du vieux Laté, qui pouvait n'être pas coupable de compicité, qu'il avait recommandé tout bas à Sir Arthur, de faire tirer en l'air. Le vieux Laté, qui ignorait cette recommandation, avait véritablement cru que le feu était dirigé de manière à frapper toute personne qui pourrait se trouver soit sur les bords du bayou ou dans quelqu'embarcation sur l'eau; et il était dans de cruelles transes, s'attendant, après la décharge, à quelque tragique événement.

—Mais vous n'êtes pas sérieux, monsieur, sûrement ! Savez-vous que si vous n'arrêtez pas vos gens, vous vous exposez à tuer ma femme, qui sera peut-être allé voir si elle ne trouverait pas les embarcations que le courant a peut-être détachées du rivage !

—Comment, vieux coquin, vous dites cela comme si vous vouliez me faire croire que vous ignoriez qu'elles fussent on dussent être mises hors de notre pouvoir ! — Votre empressement à nous faire souper s'explique assez maintenant.

—Véritablement, je ne vous comprends pas, monsieur; mais, si vous voulez dire à vos gens de ne plus tirer et si vous me relâchez, je vous aiderai à chercher les embarcations.

Lauriot, qui sentait qu'il n'y avait pas à perdre un temps précieux dans une recherche peut-être infructueuse, détacha le vieux Laté, et ayant crié à ses gens de les attendre, il se fit précéder par le pêcheur, qui, après bien des tours et des détours, finit enfin par les mener à l'endroit où les eaux du bayou formaient un assez grand remou avant de se diviser, une partie pour se jeter dans une espèce de petit lac ou d'étang, et l'autre pour reprendre son cours vers la mer.

—Je ne serais pas surpris, dit-il enfin, que ce remou aurait entraîné les embarcations dans cet étang.

—Oui ! oui ! cria Trim, qui tenait toujours sa torche allumée au-dessus de sa tête, moué voyé piroques là-bas et vieille femme itou !

En effet, la vieille, qui savait l'endroit où le courant porterait les embarcations, s'y était rendue et cherchait à les tirer dans les joncs, afin de les cacher aux regards, si les recherches se portaient jusque-là; mais avant qu'elle eut pu accomplir son dessein, Trim l'avait aperçue.

—Je vous le disais bien, que je n'aurais pas été surpris que ma vieille serait allé pour les chercher, dit le vieux Laté en affectant un ton et un air satisfaits; si l'on eut attendu encore quelques minutes, on l'aurait vu arriver à la cabane avec une ou deux des pirogues.

—Vieux canard, lui répondit Lauriot en riant, vous feriez mieux de ne rien dire, car on ne vous croit pas. Les embarcations sont trouvées, c'est le principal.

Quelques instants après, Trim et quelques hommes qui avaient fait le tour de l'étang, arrivaient avec les trois pirogues, au fond desquelles ils avaient trouvé deux avirons. Ils ne furent pas longtemps à attendre Tom, qui revenait de la cabane, portant d'une main le sac aux vivres et de l'autre une dizaine d'avirons, qu'il avait trouvés près d'une talle de framboisiers à quelques pas de la cabane; il apportait aussi une large bombe pour bouillir l'eau et quelques écuelles de ferblanc.

Lauriot, en voyant tout ce que Tom apportait, ne put s'empêcher de rire de sa prévoyance, et s'approchant du vieux Laté, il lui dit en lui frappant amicalement sur l'épaule :

—Vous n'avez pas d'objection de nous prêter tout ça, nous vous rapporterons tout, et nous payerons par-dessus le marché.

—Emportez, répondit le vieux, emportez, je ne demande pas de payement.

—A la bonne heure ! C'est parler comme il faut au moins ça.

—Tenez, dit sir Arthur en lui mettant un billet de cinq piastres dans les mains, prenez toujours ceci en attendant.

Deux des pirogues étaient assez grandes pour contenir cinq à six personnes chacune; la troisième était longue, étroite et très basse des bords, extrêmement légère, ronde par-dessous, ce qui la rendait très versante, mais admirablement construite pour la course dans les eaux calmes; elle aurait pu contenir trois personnes au besoin, quoiqu'il n'y eut que deux sièges.

—Tom, vous allez embarquer avec Trim dans cette petite pirogue et vous battrez la marche, dit Lauriot; et vous, sir Arthur, préférez-vous embarquer avec moi dans celle-ci, ou bien prendre le commandement de l'autre.

—Je prendraî l'autre.

—Comme vous voudrez.

Aussitôt qu'ils eurent embarqué les porvisions et arrangé les armes, de manière à ce qu'elles ne fussent pas exposées à être mouillées, Lauriot prit le gouvernail d'une des pirogues dans laqeulle il fit embarquer quatre de ses gens, et les quatre autres se mirent avec sir Arthur. Tom et Trim attendaient que les autres fussent prêts; Tom était au gouvernail, et Trim à l'avant.

—Au large ! cria Lauriot.

Les trois embarcations partirent à la fois, Trim prenant les devants, Lauriot à sa suite et sir Arthur par derrière.

Ils nagèrent vigoureusement pendant plusieurs heures, gardant le plus profond silence, sans rien rencontrer qui put fixer leur attention. Vers les trois heures du matin ils débouchèrent dans le lac Barataria. La nuit, sans être très sombre, ne permettait pas néanmoins de disinguer les longues pointes qui s'avançaient dans le lac, et qu'il s'agissait de couper, ou d'éviter le long circuit des baies. Tom cessa de nager pour donner le temps aux autres embarcations d'arriver, afin de se consulter sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

—Qu'est-ce qu'il y a, demanda Lauriot à voix basse, en arrivant tranquillement près de lô pirogue où était Tom ? Avez-vous vu quelque chose ?

—Non, répondit Tom; mais nous ne savons pas si nous devons faire le tour des baies ou bien piquer droit.

—Qu'en pensez-vous, sir Arthur, ferions-nous mieux de traverser ou de côtoyer le bord des joncs ?

—Je n'en sais rien, qu'en dis-tu, Trim ?

Trim regarda le ciel quelques instants.

—Moué sé pas; nuages caché étoiles, pas sûr si vient vent; si couri le long du bord, beaucoup temps perdu, beaucoup chemin pour rien. Moué pensé pitêtre il été mieux pour campé ici, dormi un peu, pis mangé un peu, pou partir au jour.

—Crois-tu que nous aurons du vent demain ? demanda Lauriot.

—Sé pas, mais cré pas.

—A terre, mes gens ! nous allons toujours fumer un cigare, et nous reposer quelques instants, dit Lauriot, en poussant sa pirogue sur une pointe de sable, que la marée avait laissée à sec. Tout le monde fut bientôt autour d'un bon feu que Trim alluma.

—Tu fais trop de feu, Trim, lui dit un des hommes, ça jettera une trop grande flamme.

—Qué ça fait. Vous chauffé li mieux, y a pas danger pour flamme été voyée; la pointe caché ii.

Après avoir fumé quelque temps, plusieurs se disposèrent pour dormir; et Lauriot, après avoir nommé les hommes qui devaient faire la sentinelle et se relever d'heure en heure avec ordre de réveilier tout le monde à la première lueur de l'aurore, alla se jeter dans une des pirogues pour se livrer au sommeil, dont il commençait à sentir le besoin.

Le silence de la nuit n'était interrompu que par le ronflement sonore des dormeurs, entre lesquels se distinguait principalement le gros Tom qui, étendu sur le dos les pieds vers le feu, avait été un des premiers à profiter de l'occasion. De temps en temps, on entendait bien le bruit que faisait quelque caïman en plongeant ! parfois, le croassement de quelque wawaron solitaire venait ajouter son puissant accompagnement à l'harmonieuse mélodie des ronfleurs.

Le temps du sommeil s'était écoulé avec rapidité, et Trim avait été éveillé pour faire sentinelle durant la dernière heure. Il avait commencé par jeter quelque bois sec sur le feu pour l'attiser, afin de réchauffer ses membres que le sommeil et la fraîcheur humide de l'atmosphère avaient engourdis. Après s'être chauffé quelque temps, il alla se laver la tête et la figure et revint s'assoir auprès du feu. Il tira de la poche de sa vareuse une vieille pipe culottée et une torquette de tabac de la Virginie. Après avoir haché son tabac avec précaution et l'avoir frotté dans ses mains, il en charpea sa pipe, avec une satisfaction qui se peignait dans son gros œil blanc, qu'il clignait, et sur ses lèvres qui souriaient. Il piqua un tison avec la pointe de son couteau et alluma sa pipe, s'enveloppant littéralement dans un nuage de fumée.

—Ah ! il été bon fumer son petit la pipe, quand il été froid comme à c't'heure ! dit-il, en tisonnant le feu ! sé pas si l'été plus froid qu'ça au Cana, Cana, Canda, sé pas comment il appelé c'pays y où mon maître y va l'allé, y disé moué y va gelé ! sé pas si moué va gelé, mais sé ben moué y va l'allé avec mon piti maître.

Trim, tout en tirant d'immenses bouffées de sa pipe, se préoccupait vivement du voyage qui son maître lui avait dit devoir faire au Canada; et ce qui l'occupait par dessus toute chose c'était de savoir jusqu'à quel point il y faisait froid. Soit que le sujet qui occupait son esprit lui fit vraiment croire qu'il se trouvait actuellement au milieu des glaces, ou que le temps fut réellement assez froid, toujours est-il qu'il était assis presque dans le feu, dans lequel il avait jeté une énorme quantité de bois sec. Le feu devint bientôt si intense que Tom, dont les pieds se trouvaient près du brasier, commença à en sentir l'influence. Son ronflement avait cessé, il se frotta les pieds les uns sur les autres, sans toutefois se réveiller. L'action trop directe de la chaleur sur la plante de ses pieds le réveilla bientôt néanmoins.

—Quelle est cette f... bête, qui veut nous rôtir tout en vie, avec ce feu d'enfer là? grommela-t-il en se mettant sur son séant. Tiens, Trim, c'est toi, je ne tecroyais pas si bête !

—A ti trop chaud ?

—Belle demande ! quand il nous brûle les pieds ! Tu feras bien mieux de faire bouillir l'eau pour le café, quand on se lèvera ; car je pense qu'il va bientôt faire jour. En attendant, je vais encore continuer mon somme.

Et il alla se coucher un peu plus loin du feu.

Trim ne s'était nullement formalisé de l'apostrophe de Tom ; au contraire il s'était mis à rire à l'idée que son ami avait trop chaud, tandis que lui avai froid. Il mit le canard au feu, et aussitôt que l'eau eut bouilli. il prépara le café dans une espèce de chaudière de ferblanc. Après avoir arrangé les provisions, il crut qu'il était temps de réveiller les gens, s'ils voulaient être prêts à partir au point du jour.

Ils furent bientôt tous sur pieds, et ayant pris un bon repas et après avoir allumé leurs cigares, ils se rembarquèrent tous dans l'ordre qu'ils avaient suivi la veille.

Le jour était assez avancé pour permettre à Trim de disinguer les différentes pointes qu'il devait couper, pour éviter les nombreuses dentelures du lac. Ils nagèrent ainsi toute la journée, sans avoir rien rencontré, qui put leur donner aucun indice du passage de Cabrera; ne s'arrêtant que pour manger à la hâte un peu de provisions et boire le café, cette indispensable liqueur de tout repas à la Louisiane.

A mesure que le soleil baissait dans l'occident, Lauriot devenait de plus en plus pensif. Ils avaient déjà marché presqu'un jour et une nuit et il n'y avait pas encore de signes qu'ils approchassent de la baie Barataria, du fond de laquelle il y avait au moins une trentaine de milles avant d'arriver à la Grande-Ile, où il était probable que Cabrera s'était rendu. De temps en temps Lauriot secouait la tête, d'un air de désappointement. Trim et Tom gardaient toujours leur distance, à cinq ou six arpents en avant, poursuivant leur route tout droit sans être arrêtés un seul instant par les nombreux bayous perdus, qui se croisaient en tous sens. Seulement, quand un bayou un peu large croisait leur route, Trim, sans cesser de nager, jetait un coup d'œil rapide sur la pointe que formait leur embranchement, pour voir s'il n'y apercevrait pas quelque signes de débarquement, puis ayant plongé sa main à l'eau pour mesurer la rapidité du courant et s'assurer de la direction de la plus grande masse d'eau, il se mettait à nager avec une nouvelle vigueur.

Tom ne faisait pamais de question à Trim, tant il était assuré de sa parfaite connaissance des prairies; mais Lauriot, qui n'avait pas une confiance aussi grande en Trim, commanda à ses gens de modérer un peu pour donner le temps à la pirogue de sir Arthur d'arriver.

—Que pensez-vous de Trim, sir Arthur, lui dit-il quand son embarcation arriva à côté de la sienne; je commence à craindre qu'il n'ait manqué la route.

—Quand à la route, je ne puis rien en dire, mais je ne crois pas que Trim se trompe; s'il n'était pas sûr, il nous l'aurait dit, et serait arrêté pour vous consulter. D'ailleurs le capitaine de St-Luc m'a dit que je pouvais me reposer entièrement sur Trim pour les prairies.

—C'est bien bon tout ça, répondit Lauriot, mais regardez le soleil, il n'a plus qu'une demi-heure de haut, et nous ne sommes pas encore arrivés à la baie. Savez-vous que de la baie à la Grande-Ile il y a près d'une trentaine de milles. Nous ne pouvons pas y arriver avant demain au grand jour.

—Ce serait un grand malheur, sans doute; car pour bien faire il aurait fallu arriver de nuit, avant la nuit même s'il eut été possible... Mais regardez donc. il me semble qu'ils ont fait un signal.

Trim en effet agitait son aviron de droite à gauche au-dessus de sa tête, tandis que Tom dirigeait à grands coups de pagaie sa pirogue, qui bientôt disparut dans les gransd joncs qui bordaient le bayou.

—Vite, vite, Sir Arthur, allez vous cacher de ce côté-là, tandis que je vais enfoncer ma pirogue dans les joncs de ce côté-ci.

(*A suivre*)

A Nos Abonnés en retard

Nous invitons nos lecteurs à nous faire parvenir sans retard le montant de leur abonnement.

Renseignements généraux sur le Théâtre Walker

Les soirées commencent à 8.30 hrs
Les matinées à 2.30 hrs.

Les billets sont en vente au bureau du théâtre, de 10 hrs. a.m. à 10 hrs. p.m. Le téléphone pour billets réservés est: 2520 Garry ; les billets sont retenus jusqu'à 6 hrs. p.m. seulement; les vestiaires sont situés côté droit du foyer, au premier; du côté gauche au balcon; les manteaux y sont gardés par les femmes de service.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

Page du Cultivateur

APICULTURE

L'Acide Phormique contenu dans le Miel. — Observation sur le transport du Polen.

On a cru longtemps que les abeilles, avant d'operculer les alvéoles renfermant le miel, y laissaient tomber une guottelette d'acide formique, se servant, comme stilligoutte, de leur aiguillon.

Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'on a constaté que, réellement, le miel mûr et cacheté contenait un certain degré d'acidité, qu'on a reconnue produite par la présence d'acide formique. Or, se sont dit les savants, d'où pourrait venir cet acide, s'il n'est pas distillé par l'abeille dans l'alvéole qui renferme le miel ?

Toutefois, la théorie qui réunit actuellement le plus de partisans est celle du Dr de Planta, qui est basée sur des analyses et des expériences scientifiques paraissant très concluantes.

Le Dr Planta recueillit et analysa le sang de l'abeille, le contenu de l'estomac, les glandes salivaires et à la fin, il arriva à la conclusion que l'origine de l'acide formique est dans le sang de l'animal. Le sang, qui circule dans toutes les parties du corps, traverse aussi les glandes salivaires et y dépose l'acide formique, avec les ferments nécessaires pour la digestion; ceux-ci remontent vers la bouche où chaque particule de nectar qui est dirigée vers le sac à miel reçoit une partie de salive imprégné d'acide formique.

Il faudrait donc admettre, jusqu'à preuve meilleure du contraire, que l'acide formique trouvé dans le miel vient du sang même de l'abeille et est introduit involontairement ou volontairement dans le miel comme le sont les sécrétions similaires.

Quoi qu'il en soit, un fait bien prouvé et admis de tous c'est que le miel contient de l'acide formique et que cet élément ne peut que le rendre plus bienfaisant, car chacun sait que l'acide formique est un cordial puissant, un réparateur de forces, un excitatif énergique. Cet acide n'est donc pas le moins précieux des trésors renfermés dans la goutte de miel.

Un cas bien intéressant aussi pour les apiculteurs,c'est une expérience du professeur Vaugh, de l'école d'agriculture du Massachussets.

Les anciens ouvrages de sciences naturelles disent que le pollen est transporté d'une plante à une autre par le vent. De nombreuses expériences ont montré que ce fait se produit assez rarement et que ce sont les insectes qui sont chargés du transport de la poussière fécondante des fleurs.

Le professeur Vaugh vient de le prouver une fois de plus. Il suspendit, sous le vent d'arbres fruitiers en pleine floraison, des plaques de verre enduites d'une légère couche de vaseline. Si du pollen avait été transporté par le vent, une partie aurait dû se déposer sur le verre où il eut été facile de constatr sa présence. Or, les plaques restèrent vierges de toute poussière pollinique. M. Vaugh en conclut que le vent ne transporte pas le pollen des arbres fruitiers.

Il est en outre à remarquer qu'au moment de la floraison de ces arbres, c'est-à-dire au premier printemps, les abeilles sortent par milliers de leurs ruches dès les premiers beaux jours et c'est à elles seules ou à peu près que nous sommes redevables de la quantité de fruits que nous récoltons, pommes et poires juteuses, prunes et cerises vermeilles.

Apiculteurs, n'oubliez pas de rappeler ces faits à votre voisin propriétaire de verger, lorsqu'il se plaindra que vos abeilles sucent les fruits qui pourrissent sous ses arbres.

LUC DUPUIS.

Concours de Charrues

Les concours de charrues auront lieu cette année aux dates suivantes :

Miami, 9 juin.
Roland, 11 juin.
Morris, 13 juin.
Hartney, 16 juin.
Deloraine, 17 juin.
Boissevain, 18 juin.
Shadeland, 19 juin.
Ste. Rose du Lac, 15 juin.
Kelwood, 16 juin.
Russell, 18 juin.
Binscarth, 19 juin.
Gladstone, 16 juin.
Shell River, 17 juin.
Phznas, 18 juin.
Elkhorn, 16 juin.
McGregor, 17 juin.
Giroux, 18 juin.
Woodlands, 17 juin.
Warren, 18 juin.
St. Pierre, 19 juin.
Cypress River, 20 juin.

Le concours final pour les honneurs provinciaux aura lieu à Portage-la-Prairie le 24 juin. Tous les vainqueurs des concours locaux sont priés de s'y rendre.

Cultivateurs

Des trains, dits trains pour l'amélioration de la culture seront organisés cette année par le C.N. R. ; ces trains seront similaires à ceux qui ont été organisés l'an dernier par le C.P.R.

Ils seront en opération au Manitoba pendant la dernière quinzaine du mois de juin et la première de juillet.

Il y aura des conférences démonstratives s'adressant spécialement aux jeunes gens et aux jeunes filles de 10 à 16 ans et d'autres aux personnes de 16 ans et au-dessus.

Nous indiquons ci-dessous les dates et heures de visite dans quelques-unes de nos places françaises:

Union Point, jeud 1,18 juin, de 9 hrs. a.m. à midi.

St. Jean, jeudi, 18 juin, de 2 hrs. p.m. à 5 hrs p.m.

Letellier, jeudi 18 juin, de 7 hrs. p.m. à 10 hrs. p.m.

Dauphin, samedi 4 juillet, de 9 hrs. a.m. à midi.

Ste. Rose, samedi 4 juillet, de 2 hrs. p.m. à 5 hrs. p.m.

Makinak, samedi 4 juillet, de 7 hrs. p.m. à 10 hrs. p.m.

McCreary, lundi 6 juillet, de 9 hrs. a.m. à midi.

Deloraine, samedi, 20 juin, de 9 hrs. a.m. à midi.

Treherne, vendredi 26 juin, de 9 hrs. a.m. à midi.

St. Claude, vendredi, 26 juin, de 2 hrs. p.m. à 5 hrs. p.m.

Pesez votre lait et vous ferez de l'argent

Le contrôle de la production nous aide à connaître la valeur réelle de nos troupeaux et des bêtes qui les composent. Voilà un fait qui ne saurait plus être mis en doute. Non seulement les pages du régistre des productions que tiennent aujourd'hui les bons cultivateurs font clairement voir la supériorité de certaines vaches mais elles démontrent aussi clairement les effets des bonnes méthodes.

Par exemple, nous avons vu, n consultant un de ces régistres, qu'en un mois une vache de sept ans a donné 1,430 livres de lait tandis qu'une autre vache n'en a donné que 430. Nous voyons également que 22 vaches ont donné en moyenne, l'une dans l'autre, 1,197 livres de lait par mois tandis qu'un autre groupe de 22 vaches atteignait tout juste une moyenne de 545 livres. Ce n'est pas tout que de tenir des vaches laitières, de les nourir et de les élever en vue le la produtcion du lait et de la matière grasse. Il faut encore savoir au juste ce qu'elles rapportent et le seul moyen d'y arriver est d'enrégistrer leur production. La sélection est nécessaire, même dans un troupeau bien tenu, car la production d'un troupeau qui n'est pas sélectionné baissera sûrement. Mais les relevés individuels de production, si faciles à tenir, nous disent clairement quelles vaches valent la peine d'être gardées.

C'est également en comparant les troupeaux qu'on s'aperçoit de la valeur d'un taureau de race pure. Par exemple, un troupeau de 14 vaches a donné en un mois 306 livres de gras. Dans un troupeau voisin, composé de 14 bêtes, où l'on pratique le contrôle depuis quatre ans et où le taureau est de race pure, la production est de 566 livres de gras; en d'autres termes, le propriétaire de ce dernier troupeau en a obtenu 75 de plus par mois que celui du premier.

Cultivateurs, pesez votre lait cette année et vous ferez de l'argent.

De l'economie mal entendue

On rencontre parfois des cultivateurs qui hésitent à entreprendre le contrôle de leur troupeau parce qu'il en coûte trois dollars où à peu près pour se munir des balances et des bouteilles nécessaires.

C'est là, il nous semble, de l'économie mal entendue. Pour les convaincre nous citerons quelques exemples des énormes profits que cette faible dépense a permis de réaliser.

On a vu, à maintes reprises, des che à la base même de l'agricultudes cultivateurs qui étaient à cent lieues de se douter qu'elles étaient bonnes laitières. Les nouveaux propriétaires, qui les avaient achetées pour une chanson, en ont souvent refusé cent dollors après un ou deux mois de contrôle, voilà de l'argent qui rapporte gros que ces quelques dollars dépensés sur l'outillage nécessaire au contrôle. On a même vu, parmi ces vaches vendues aux enchères, une ou deux qui sont devenues champions du monde et qui valaient des milliers de dollars.

Voilà donc un fait que l'on ne devrait pas méconnaître car il touche à la base même de l'agricuture. Il est des centaines de pauvres vaches, sur lesquelles on dépense beaucoup d'argent en frais d'entretien, et qui ne rapportent rien ou à peu près rien. Leurs propriétaires ne s'en doutent pas. Que faudrait-il pour s'en rendre compte ? Simplement une balance et quelques flacons d'essai, ce qui coûte ou plus trois dollars.

C'est grâce à cette petite dépense qu'un bon nombre de laitiers sont parvenus à augmenter de trois cents dollars par an les revenus d'un troupeau d'une vingtaine de vaches, parce qu'ils se sont débarrassés des bêtes improductives. Contrôlez la production de votre troupeau et vous doublerez vos profits.

LE CIRQUE SELLS-FLOTO

Voilà le moment où des arrangements spéciaux pour l'arrivée du cirque Sells-Floto et de Buffalo Bill lui-même qui seront dans la cité de St-Boniface lundi et mardi, les 13 et 14 juillet.

Ce matin arrivait Al. Butler, agent spécial. Durant sa visite il est des plus occupés.

Les promesses que fait M. Butler au sujet du cirque sont plus importantes qu'elles ne l'ont jamais été. Et, ajoute-t-il, quand le cirque sera chez vous, vous verrez que toutes les promesses deviendront réalités. Il n'y a qu'une chose que nous n'avons pas le droit de faire "ce sont de fausses promesses."

Ainsi lorsque je dis que tout depuis le nombre des places assises qui ont été portées au chiffre de 14.000 jusqu'à l'importance de la ménagerie, que tout a été augmenté, sauf le prix des places qui reste toujours à 25 cts., tout cela est la plus exacte vérité.

Le programme, et tout ce qui concerne la représentation a été sensiblement développé. Il y a évidemment quelques scènes qu'il faut absolument voir: par exemple Zara et ses trois troupes d'éléphants dressés; Margaret Recardo et le Capitaine Recardo qui domptent les animaux féroces, armés seulement d'un fouet de buggy de dix cents. Il y a les Zouaves de Devlin et les cinq Hyneys du gouvernement des Etats-Unis, animaux nouveaux qui ont été confiés à la garde du cirque par le bureau industriel des animaux du département de l'agriculture. Il y aura Wild Horse Mike qui ne craint aucun cheval sur terre. Tex McCloud le champion des lanceurs de lasso; des Indiens et indiennes équestrés dont un bon nombre sont jolies. En voilà-t-il assez? Très bien, ajoutez quarante bouffons et d'autres dont vous ne pourrez évaluer le nombre; Serenadum et Vocalina, quelque chose d'inédit dans le domaine de la musique. Buffalo Bill paraitra dans un programme absolument nouveau, "Warpath" sentier de la guerre, où aide de ses cowboys, de ses cavaliers, de ses lanceurs de lasso, il présentera un drame de la civilisation, démontrant les travaux accomplis depuis le temps des frontières jusqu'aux jours actuels. Des acrobates et équilibristes, il y en a des centaines et des chevaux. Toujours le Sells-Floto s'est fait une spécialité de cette exhibition et cette année il y en a plus que jamais.

Et comme conclusion M. Butler ajouta: Comment voulez-vous juger de la réalité de ce que je vous promets? Eh bien, allez admirer la parade qui se déroulera dans les rues de votre cité, le matin de la représentation à 10.30 hrs. Toutes les cages seront ouvertes, les neuf fanfares joueront, les bouffons seront présents, ainsi que les 600 chevaux. Et en l'honneur de la cité le long défilé qui sera de deux milles de longueur sera conduit par Buffalo Bill lui-même. Plus tard il y aura réception pour les enfants de la cité sur les terrains occupés par le cirque.

N'oubliez pas que l'imprimerie du MANITOBA est outillée pour faire toutes sortes de travaux d'impressions. Satisfaction garantie.

A Propos du Récent Voyage du Roi et de la Reine d'Angleterre en France

QUELQUES SOUVENIRS

Au lendemain du voyage triomphal du roi George V et de la reine Mary, il est peut-être intéressant de rappeler les premières visites royales de jadis. Essais d'entente qui ne fut jamais alors absolument cordiale; pourtant le mot, dès 1843, avait été prononcé.

Lorsque la reine Victoria rendit visite à Louis-Philippe, au château d'Eu, en 1843, la haine contre l'Angleterre était encore violente. La reine vint le 7 septembre. Le 12 décembre, eut lieu à l'Opéra la première représentation de "Charles VI", et ce soir-là, le public s'en donna à cœur joie. Quelle joie et quel soulagement, écrit un contemporain, de chanter à pleins poumons le chœur: "Jamais en France, jamais l'Anglais ne règnera !. . . . " On criait, on trépignait dans la salle, on s'embrassait comme si 'on eut remporté une seconde victoire de Fontenoy." Casimir Delavigne en mourut d'émotion, trois jours après.

La France n'avait donc pas été sensible à la visite de la jeune reine d'Angleterre, trois mois auparavant ? Evidemment non. La reine était allée à Eu, voir le roi, mais elle n'avait pas voulu, ou, plus exactement, elle n'avait pas pu venir à Paris.

Nous avons aujourd'hui tous les documents relatifs à cette visite, aussi bien par la correspondance de Guizot et de la Princesse de Liéven, que par les souvenirs de la reine Victoria, et ceux du prince Albert. Il est assex curieux de voir à quels obstacles diplomatiques se heurta la reine, quand, brusquement, elle annonça sa visite en France. L'Europe monarchique, surtout la Russie et l'Autriche, n'avaient pas reconnu la révolution de juillet. Louis-Philippe, a Vienne et à Pétersbourg, est toujours considéré comme "l'usurpateur." De plus, les affaires d'Orient, le retour des Cendres, alors que le prince de Joinville redoutait pendant son voyage une attaque de l'Angleterre et avait déclaré qu'il ferait sauter la Belle Poule plutôt que de livrer une seconde fois l'Empereur aux Anglais, une foule de difficultés politiques maintenaient l'animosité la plus vive entre la France et la "perfide Albion." Les caricatures du temps nous montrent le léopard anglais aiguisant ses dents pour nous mordre.

Les diplomates étrangers à Paris sont donc plus que stupéfaits quand ils apprennent brusquement que la reine Victoria a annoncé à ses ministres, Lord Aberdeen et sir Robert Peel qu'elle allait rendre visite à Louis-Philippe, au château d'Eu.

—Caprice de petite fillè, dit l'ambassadeur d'Autriche, le comte Apponyi à Madame de Liéven.

Celle-ci mande à M. Guizot la fureur de l'ambassadeur et elle ajoute : "Ce qui est sûr, c'est que l'humeur de l'Europe sera grande et celà doit bien vous prouver que le continent tout entier est malveillant pour la France. Gardez l'Angleterre, c'est votre meilleure pièce."

L'ambassadeur d'Angleterre à Paris, promoteur de l'alliance française, Lord Cowley, lui, est dans la joie. Mais, au faubourg Saint-Germain, où l'on est légitimiste, on crève de dépit, écrit la princesse de Liéven.

Lord Kisselef, ambassadeur de Russie, ne considère pas la visite comme un caprice d'enfant. Il ne se méprend pas sur l'importance du fait. "C'est un très grand événement, dit-il. Une petite fille qui est un roi, qui arrive flanquée de ses vaisseaux de ligne et accompagnée de son ministère, c'est le gouvernement, c'est l'Angleterre."

Tout l'effort des diplomates va consister, maintenant, à empêcher la reine de venir à Paris, où elle serait en contact avec la population parisienne, où elle charmerait par sa beauté. La visite à Paris, c'est la consécration d'une entente, c'est la reconnaissance du gouvernement de juillet. Tandis que la visite à Eu, chez les princes, c'est une politesse de voisins, sans conséquence.

M. Guizot écrit: "La reine viendra-t-elle à Paris? "that is the question." Sébastiani, qui est arrivé de Londres, hier, dit que oui, la reine des Belges (la fille de Louis-Philippe), dit non. En tout cas, le roi le proposera et insistera. C'est mon avis, comme le sien. Nous en tremblerons pourtant. Des cris de polissons, un coup de scélérat, tout est possible en ce temps. . .

"Si elle vient, le roi lui offrira deux logements : Saint-Cloud ou les Tuileries, à son choix. Je sius ravi qu'elle vienne; je serai très heureux quand elle sera partie."

". . .La reine est très aimable quand elle veut, et elle veut l'être beaucoup. Elle a dit que depuis longtemps elle était décidée à mettre le pied sur un bâtiment français avant tout autre."

Le roi Louis-Philippe est très préoccupé. On installe à Eu les apartements, on fait venir de la porcelaine de Paris. Le roi ira-t-il au-devant de la reine en mer ? On l'en dissuade. L'entrée du Tréport est difficile. Le roi pourrait se trouver retenu hors du port, ainsi que la reine, et les deux souverains hors de chez eux, ne pourraient rentrer chez eux ni l'un ni l'autre. Le "Charivari" serait dans la joie. . .

Il est décidé que le roi attendra sur la jetée. C'est plus sûr. Pour distraire la reine, on a fait venir des comédiens de Vannes. La Comédie-Française eût coûté trop cher.

Enfin, par un très beau temps, la reine Victoria s'emparque à Southampton, le 28 août, accompagnée du prince Albert, son époux, et de ses ministres. Elle s'arrête dans divers ports anglais de la Manche et arrive devant le Tréport. Suivons le récit que Guizot fait à la princesse de Liéven :

"Le roi s'est approché de la reine" et l'a embrassée. La reine, émue, dit :

"Je suis charmée de vous revoir ici." Elle est descendue avec le prince Albert dans le canot du roi. A mesure que nous approchions du rivage, les saluts de voix et des canons redoublaient. La reine, en mettant pied à terre, avait la figure la plus épanouie que je lui ai jamais vue. . . Beaucoup d'émotion et de shake-hand dans la tente royale. Puis, les calèches et la route. Le God save the queen, autant que de: Vice la Reine ! "

Un détail amusant: la porte du parc est trop étroite pour laisser entrer la calèche royale. Celle-ci est obligée de faire un détour.

Je ne décrirai pas les fêtes. La reine ne vint pas à Paris. L'orgueil français, l'orgueil royal trouvaient des satisfactions à cette visite, mais l'enthousiasme manquait. C'était, d'après l'opinion, une visite courtoise, rien de plus. Il y avait trop de questions irritantes, alors. L'affaire de Taïti, les affaires de Grèce, celles d'Espagne; la question du droit de visite, l'abolition de la traite, le propagandisme protestant. . .

Les diplomates causent, mais rien de clair, de net n'apparaît comme résultat. Quant à la reine à Eu, elle s'amuse, et elle est charmante. "Vous auriez ri, écrit M. Guizot, de nous voir hier tous, en revenant de la Promenade, entrer dans le verger du parc, le roi et la reine Victoria en tête, et nous arrêter devant les espaliers pour manger des poires et des pêches. (Oui, des poires !). On ne savait comment les peler. La reine a mordu dedans comme une enfant. Le roi a tiré un couteau de sa poche. "Quand on a été, dit-il, un pauvre diable comme moi, on a toujours un couteau dans sa poche." "

* * *

La deuxième visite de la reine Victoria en France, date de 1855. Les circonstances ne sont plus les mêmes. L'Angleterre et la France ont scellé l'alliance sous les murs de Sébastopol. On s'est battu côte à côte, à Balaclava et à Inkermann. La reine arriva à Paris le soir. "Le crépuscule, raconte un témoin, ne permettait pas à la foule désappointée de distinguer les traits de la souveraine. L'électricité ne brillait pas(et pour cause), comme la semaine dernière, sur la place de l'Opéra. Pas d'illuminations, autres que celle des lanternes de la voiture, ce qui était maigre. La reine avait demandé à aller directement à Saint-Cloud, en voiture découverte, et non en carrosse de gala. Il y eut des ovations tout le long de la route.

C'est par la ligne de l'Est, raccordée à la gare du Nord inachevée qu'arriva la reine.

"J'ai vu dans ma vie bien des grands spectacles de parade, ajoute le témoin, mais je n'ai rien sontemplé qui fut comparable aux masses pressées de peuple couvrant la route depuis la gare de Strasbourg jusqu'au Bois de Boulogne. Toute la population suburbaine avait afflué dans Paris. Une ligne d'infanterie bordait les boulevards d'un côté de l'autre, les gardes nationaux. Pas une maison qui n'eut ses emblêmes, ses Welcome. . . "

La reine rendait à l'empereur Napoléon III la visite que celui-ci lui avait faite à Windsor, au mois d'avril précédent. Nous lisons à ce propos, dans le journal de la reine Victoria : "Quelle étrange chose que moi, la petite fille de George III, j'ai dansé avec l'Empereur Napoléon, neveu du plus grand ennemi de l'Angleterre, aujourd'hui, mon allié le plus proche et le plus intime dans la salle de Waterloo."

L'histoire est ainsi fate de surprises. L'autre jour, au passage du cortège du roi d'Angleterre, il y avait des drapeaux à la statue de Jeanne d'Arc, et la Pucelle semblait lever son étendard, en criant de tout cœur, comme le foule : "Vice l'Angleterre ! "

HENRIOT.

La Medaille

Hyacinthe Barouf, brocanteur, n'attachait pas son chien avec des saucisses.

Pour plusieurs motifs: d'abord parce qu'il n'avait pas de chien ; ensuite parce qu'il estimait, non sans raison, que les saucisses ne sont pas destinées à cet usage; enfin parce qu'il était un peu ladre.

Non qu'il fût avare comme Shylock, mais venu à Paris sans sabots, puisqu'il était cul-de-jatte, il n'y avait fait fortune—oh ! modestement—qu'à force d'économie, de travail aussi, ce qui prouve bien que les infirmités n'empêchent rien et que la volonté est tout.

Ajoutons pour tout dire, que ce brave Barouf possédait une qualité précieuse: la bosse du commerce, et un talisman non moins précieux: une médaille.

Celle-ci lui venait de sa mère, c'est pourquoi Hyacinthe, garçon de cœur, la conserva toujours avec un soin jaloux, et ne la mit même jamais au clou ainsi qu'un panier percé comme le signataire de ces lignes n'aurait pas manqué de le faire.

Donc, Barouf gardait jalousement sa médaille. Il l'avait encore lorsqu'il mourut. Ce détail a son importance, car c'est juste à ce moment que commence notre histoire.

Barouf, sur son lit de mort, commençait à faire une vilaine grimace. Sa famille aussi d'ailleurs. Il fallait voir ses proches sangloter alentour.

Sa femme, surtout, faisait peine. Elle suivait comme il est dit chez nos meilleurs écrivains, les progrès du mal et constatait que son pauvre bougre de mari n'en avait plus pour longtemps.

Même il perdait connaissance.

Une pensée touchante vint alors à la tendre épouse: elle savait la confiance du brocanteur en sa chère médaille. Elle fut donc quérir le fétiche et le rapporta.

Lentement, doucement, avec d'infinies précautions, elle le présenta au moribond.

O stupeur ! o joie ! Ce dernier, sentant sous ses doigts le petit objet de métal, sortit du coma dans lequel il marinait, ouvrit un œil, puis l'autre, et regarda, étonné, la larmoyante société qui l'entourait.

Son attention revint ensuite à la médaille. Il la palpa, retourna, soupesa et, emporté par l'habitude:

—*J'en donne cent sous !* dit-il.

Puis il expira.

BOUDRIOT-ROBERT.

Nous sollicitons la collaboration

Avec l'agrandissement de notre journal, nous devenons en mesure de donner une large hospitalité à ceux qui aimeraient collaborer à notre rédaction.

Nous ouvrons donc nos colonnes au public et nous accueillerons avec plaisir tous articles, lettres, nouvelles qu'on voudra bien nous faire parvenir.

Nos correspondants des campagnes, en particulier, sont invités à nous communiquer la chronique de leurs paroisses respectives.

MANITOBA

Plus le temps avance, plus les émigrants étudient les ressources de notre province.

La chose est attestée par les rapports du Département de l'Agriculture et de l'Immigration de la province et par le statistiques du Département de l'Intérieur du Gouvernement du Canada.

Les compagnies de chemins de fer annoncent l'arrivée prochaine de beaucoup de nouveaux colons qui s'empareront de la terre inoccupée le long de leurs lignes.

Les faits sont que les avantages du Manitoba sont de plus en plus reconnus.

Ses terres splendides, ses chemins de fer nombreux, sa proximité des meilleurs marchés, ses avantages au point de vue de l'éducation, ses moyens de transport facilles sont des attraits pour beaucoup de colons chaque année.

Et quand l'industrie agricole est prospère, les autres industries grandissent et prospèrent aussi.

Ecrivez à vos amis et dites leur de venir s'établir dans le

MANITOBA

Pour plus amples renseignements écrire à

Jos. BURKE, Bâtisse du Bureau Industriel, coin des rues Water et Main, Winnipeg, Man.

Jos. HARTNEY, 77 Rue York, Toronto, Ont.

J. F. TENNANT, Gretna, Man.

W W. UNSWORTH, Emerson, Man.

A. BEDFORD, député ministre de l'Agriculture, Winnipeg, Man.

Pour vous, Mesdemoiselles

Une corbeille de noces.—Les conditions du bonheur dans le mariage.—Les signes de la vocation au mariage

Conseils spirituels et pittoresques offerts aux jeunes filles canadiennes par un ancien missionnaire d'Afrique

Les Belges de langue française auraient tort de regarder comme un étranger le Rév P. A. Winnen, qui vient étudier sur place la question d'une paroisse flamande, à St-Boniface. Quoique sa langue maternelle soit le Néerlandais ou Hollandais, son éducation est toute française, car le Compagnie de Marie, à laquelle appartient le Rév Père est d'origine française. Pendant six ans, il a évangélisé les nègres du Centre Africain, et à son retour en Europe, il a donné sur ses voyages des conférences très goûtées: citons entre autres, celles données aux Sociétés de Géographie de Lille, d'Anvers et de Bruxelles, qui lui ont valu dans cette dernière ville la grande médaille de bronze. Depuis trois ans, il s'occupe au Canada des enfants délaissés de la Province de Québec: sans, pour cela, se désintéresser des autres œuvres d'évangélisation. Nos lecteurs nous sauront gré de publier ici deux de ses conférences données aux dames et demoiselles de Montréal, sur des sujets aussi pratiques qu'intéressants: "La corbeille de noces où la jeune fille à marier", et "Le prince charmant où le jeune homme à marier." Faute d'espace nous ne publions aujourd'hui que la première partie, réservant la suite pour nos prochains numéros.—N.D.L.R

Mesdemoiselles,

Pour faire plaisir à quelqu'un, dit-on, parlez-lui de ce qu'il désire, et de ce qu'il aime. Qu'estce qu'une jeune fille désire généralement ? Il me semble que c'est le mariage. Est-ce mal ? car j'en vois qui rougissent. Point du tout. Il est toujours permis de désirer les sacrements et le mariage en est un. Dans son discours sur l'Education des Femmes, Mme Bernier nous dit d'inculquer à chaque instant dans la tête des jeunes filles, qu'elles sont appelées à faire leur propre bonheur en faisant celui d'un homme, et que l'éducation doit leur indiquer les moyens d'obtenir ce résultat.

Je parlerai donc surtout pour la jeune fille "ordinaire", celle qui veut arriver au bonheur en faisant le bonheur d'un homme; mais ce que je dirai pourra servir, dans une bonne mesure, à la jeune fille "au-dessus de l'ordinaire" c'est-à-dire celle qui au grand chapeau de la dame, préfère la coiffure modeste de la religieuse, ou le légendaire bonnet de la Sainte qui donne son nom à la plus belle rue de cette ville.

On a dit, en parlant du mariage, que c'est une loterie, et à voir comment les choses se passent, il faut convenir que ce n'est souvent que trop vrai. Le mariage est bien la chose à laquelle les jeunes gens pensent le plus et se préparent le moins. On y va le cœur léger et la tête aussi, espérant toujours s'en tirer. L'avenir prouve ensuite qu'on s'en tire très mal. Le mariage est une simple formalité, dit-on, sans influence sur le bonheur temporel ou éternel des conjoints; ou s'il faut parler brutalement: c'est le droit officiel pour le cavalier de rester avec sa blonde, sans que personne trouve à redire, et réciproquement. Ah ! qu'on a donc tort de ne pas méditer la parole de saint François de Sales qui est d'avis que, s'il y avait un noviciat pour le mariage, il y aurait bien peu de procès, dans un si grand nombre de novices. On a tort surtout de ne pas siuvre le conseil renfermé dans ce proverbe russe: "Celui qui part en voyage doit faire une prière, celui qui part à la guerre doit en faire deux, et celui qui se marie doit en faire trois. "Le mariage n'est-ce pas souvent le voyage vers l'inconnu avec un inconnu ! Et, Mesdemoiselles, j'en appelle à toutes celles qui ont étudié l'algèbre, les problèmes à deux inconnus sont parfois bien difficiles à résoudre, et ce n'est pas tout le monde qui s'en tire. Soyez donc prudentes dans cette affaire si délicate. Je n'irai pas jusqu'à dire avec cette mauvaise langue que: choisir un époux, c'est mettre sa main dans un sac où il y a deux serpents contre une anguille; donc, deux mauvaises chances contre une bonne. Non, je ne dirai pas cela. Le mariage, quoi qu'on dire, est un bon état, saint et parfait dans son genre. Mais s'il n'y a pas de sot métier, il y a foule de sottes gens, c'est-à-dire des personnes malheureuses, qui attribuent faussement à l'état du mariage ce qui n'est que leur propre faute. Pour récolter il faut semer, or, le bonheur se sème, se cultive et se récolte. Pour être heureux dans le mariage, il faut s'y préparer, en poser de bonne heure les fondements. Quand on se marie sans dot, il faut s'attendre à la pauvreté, à moins d'épouser un coffre-fort. C'est si vrai que je n'insiste pas, je passe. Vous me direz peut-être que peu importe, que l'amour, c'est le printemps éternel: mais je vous répondrai que la misère c'est le carême sans fin. Je parle d'une dot spirituelle; ayez celle-là et vous pourrez vous passer plus facilement de l'autre. Jadis sous le beau règne des fées, la jeune fille trouvait parfois dans sa corbeille de noces quelque présent merveilleux. De nos jours encore, il est une fée bienfaisante, qui au jour du mariage cause d'heureuses surprises; cette fée c'est l'éducation.

LA CORBEILLE DE NOCES

Tenez plutôt voyez cette corbeille de noces exposée à l'admiration de tous. Approchez, voyez ce que la fée de la bonne éducation a préparé à sa favorite. Un beau ruban vert, couleur d'espérance porte cette inscription: le bonheur assuré; puis quatre bouquets magnifiques.

Le premier est le plus important, quoique le moins brillant, le ruban que le lie est plutôt sévère : j'y lis: qualités pratiques de l'épouse. Hum, direz-vous, c'est bien vieux, c'est bien prosaïque et nous voilà tombées dans la soupe. Précisément: mais raisonnons un peu; autant que faire se peut devant une corbeille de noces: "Vieux": n'est-ce pas le cas pour les vieux meubles et la vieille porcelaine, et l'ancienneté, n'est-ce pas une qualité de plus. "Prosaïque": oui, mais ce n'est que dans les romans que les époux vivent d'amour pur et de sentiments tendres. La réalité est tout autre: l'homme n'a pas qu'un cœur, il a un estomac aussi. Passe encore pour la lune de miel dont les "rayons" semblent nourrir un peu, mais après cette belle envolée, on redescend sur la terre. Pendant la lune de miel, on vit pour aimer, mais après il faut aimer pour vivre... ce qui est plus dur.

Que voulez-vous, Mesdemoiselles, les hommes sont ainsi faits: ils ne sont poétiques que par exception. A l'état normal, il n'y a rien qu'ils estiment comme la bonne ménagère, celle qui saura tenir la maison—et ils l'estiment d'autant plus qu'eux-mêmes le sauront moins. Et sous ce rapport les poètes sont aussi prosaïques que les autres. Voyez cet homme sans ordre qui ne sait jamais trouver ni son chapeau, ni sa canne, ni son rasoir, ni rien de ce qu'il lui faut, cet homme estimera sa femme d'autant plus qu'elle aura plus d'ordre: on estime ou on envie ceux qui possèdent ce qui nous manque. Ils sont rares, si tant est qu'il y en a, les maris qui prennent une femme comme un meuble de luxe: ce qu'ils cherchent, c'est une aide, c'est une compagne utile. Et je dirai: c'est tant mieux, la femme n'en sera que plus à la place que Dieu lui a marquée : d'être non pas une poupée, un jouet, un objet de luxe, mais une compagne et une aide à l'homme.

A PROPOS DE SUFFRAGETTES

De nos jours, les hommes, parait-il, mènent si mal les affaires publiques, que les femmes se croient obligées d'intervenir; et puisque porter la culotte, c'est synonime d'avoir l'autorité, certaines dames arborent ce drapeau nouveau genre; la jupe culotte. C'est, je pense, plus qu'une aberration du sens esthétique de voir le beau sexe imiter...l'autre, mais c'est un signe des temps, l'annonce... d'un changement de gouvernement: la jupe-culotte sera l'uniforme des suffragettes victorieuses.

Je ne voudrais cependant pas me faire lapider comme ennemi de ce progrès... je sais que la société n'est pas parfaite et ne le sera jamais. Il y aura toujours des bourdes commises, mais pourquoi les femmes tiendraient-elles tant à ce que ce soient elles qui les fassent.

Vous savez la parole de Napoléon: "C'est le cuisinier du régiment qui fait remporter les victoires aux soldats car le soldat a le courage dans l'estomac et c'est au cuisinier de l'y mettre." Que les dames méditent ces paroles, et qu'elles remportent des succès sociaux, comme le cuisinier de l'empereur remportait les victoires. Sans abandonner son foyer la femme peut et doit transformer la société. La société vaut ce que valent les familles, les familles valent ce que valent les mères. Prenez l'alcoolisme, cette grande plaie de la société; on y cherche des remèdes. C'est la femme de ménage qui possède le plus infaillible: la bonne soupe tuera l'alcool: car le goût du "bar" ne vient à l'homme qu'avec le dégoût du foyer.

Dans le plan divin, la femme doit être l'aide de l'homme, non seulement pour les choses matérielles de la vie mais au sens le plus relevé; une aide pour son intelligence, sa volonté, son cœur, son âme et sa vie. Il n'y a là rien d'humiliant: la femme ne doit être ni l'esclave, ni la maîtresse de l'homme, Dieu ne l'ayant tiré ni de son pied ni de sa tête, mais de son côté; l'homme et la femme ne sont pas deux adversaires, deux rivaux, mais deux associés, deux égaux subordonnés l'un à l'autre: si l'homme est la tête, la femme est le cœur. Ce n'est donc pas la religion, c'est la femme elle-même qui se rabaisse en devenant une contrefaçon de l'homme. La femme ne peut être supérieure que comme femme; dès qu'elle veut émuler l'homme elle n'est qu'un singe. Le mot n'est pas de moi, il est du grand philosophe Joseph de Maistre. Il dit vrai, car qu'y a-t-il de plus laid qu'un homme contrefait ou une belle tête grimaçante ?

(A suivre)

Cite de St. Boniface

AVIS

AVIS est par les présentes donné que le Conseil de la Cité de Saint-Boniface à l'intention de faire et construire et fera e tconstruira les travaux ci-dessous énumérés, comme améliorations locales, payables, par taxes spéciales (à moins d'en être empêché dans chaque ces respectif, par une pétition telle que ci-après mentionnée).

Dans les cas respectifs où telles améliorations locales seront exécutées la Cité émettra des débentures spéciales pour un montant égal au coût de l'ouvrage et cotisera et prélèvera annuellement une taxe uniforme de frontage (sur les propriétés faisant front sur le côté de la rue ou partie de rue où l'ouvrage sera fait) suffisante pour payer l'intérêt et créer un fonds d'amortissement pour éteindre la dette dans l'espace de temps mentionné dans la liste ci-dessous, l'intérêt étant calculé sur la dette à un taux n'excédant pas six pour cent par an et à un pour cent de moins que ce taux sur le placement du fonds d'amortissement, mais ce dernier ne devant pas excéder quatre et demi pour cent par an.

Dans les cas de trottoirs construits seulement sur un côté de la rue la cotisation sera prélevée seulement sur les propriétés faisant front sur ce côté-là de la rue.

Dans les cas d'égoûts il sera chargé aux propriétés faisant front sur chaque côté de la rue où les travaux seront faits, une somme de deux dollars et cinquante centins par pied de frontage pour le coût de la construction de l'égoût principal dans la rue.

Et à moins que dans un mois de la publication de cet avis les propriétaires de la propriété réelle affectée, dans chaque cas respectif, représentant au moins les trois cinquièmes en valeur de la dite propriété ne pétitionnent le Conseil à l'encontre de ces ouvrages et de la cotisation requise pour en payer le coût, la Cité de Saint-Boniface pourra sans autre avis, procéder à faire exécuter ceux des dits travaux contre lesquels aucune pétition, telle que ci-dessus mentionnée n'aura été présentée, et à prélever les taxes spéciales de frontage mentionnées ci-haut.

Les ouvrages projetés et les rues ou parties de rues sur lesquelles les dits travaux seront faits, et la période d'années durant laquelle la cotisation spéciale sera prélevée, sont respectivement comme suit :

PERIODE DE SEPT ANS

Untrottoir en bois de 4 pieds de largeur sur le côté nord de la rue Metcalfe, du chemin Ste. Marie, jusqu'à l'écart de la Rivière Rouge. Coût approximatif—$299.00.

Untrottoir en bois de 5 pieds 4 pouces de largeur sur le côté Est de la de la rue Richard, de la rue Lambert à la rue Marion. Coût approximatif—$378.00.

Un trottoir en bois de 5 pieds et 4 pouces de largeur sur le côté Nord de la rue Victoria de la rue Aulneau à la rue Taché. Cout approximatif — $792.00.

Un trottoir en bois de 5 pieds et 4 pouces de largeur sur le côté Nord de la rue Aulneau à la rue Taché. Coût approximatif—$792.00.

Le nivellement de la rue Valade, de la rue Victoria à la rue Despins. Coût approximatif—$440.00.

Le nivellement de la rue Despins, de la rue Aulneau à la rue Taché. Coût approximatif—$960.00.

Le nivellement de toutes les rues et ruelles, dans cette partie située au sud de l'avenue Niverville, à l'Ouest de la rue DesMeurons, au Nord de la rue Carrière, et à l'Est du Chemin Ste. Marie. Coût approximatif—$3,000.00.

PERIODE DE VINGT ANS

Un pavage de 20 pieds de largeur en asphalte, bituilithique, bloes de bois créosotés ou toute autre espèce de pavage permanent adopté par le Conseil sur la ruelle située entre les rues St. Jean-Baptiste et Ritchot, de la rue Cathédrale à la rue Hamel. Coût approximatif—$5,940.00.

PERIODE DE TRENTE ANS

Un égoût souterrain sur la rue d'Orsonnens, de la rue Carrière à la rue Dubuc. Coût approximatif — $6,352.00.

Un égoût souterrain sur la rue Jeanne d'Arc, de la rue Despins à la rue Victoria. Coût approximatif—$2,280.

Un égoût souterrain sur la rue De LaMorenie, de la rue Hamel à la rue Bertrand. Coût approximatif—$5,-500.

Un égoût souterrain sur la rue Eugenie, de l'Avenue Taché au Chemin Ste-Marie. Coût approximatif—$1,-700.

Un égoût souterrain sur la rue Arnold, de la rue Dubuc à la rue Carrière. Coût approximatif—$9,850.

Un égoût souterrain sur la rue Hill, de la rue Dubuc à la rue Carrière. Coût approximatif—$8,200.

Un égoût souterrain sur la rue Champlain, entre les rues Dubuc et Linden. Coût approximatif—$9,850.

Un égoût souterrain sur la rue Carrière, du Chemin Ste-Marie, à la rue DesMeurons. Coût approximatif — $7,250.

Un égoût souterrain sur la rue Langevin, de la rue Carrière, à l'Avenue Linden. Cout approximatif—$9,850.

Connexions d'égouts sur la rue Horace, de la rue Langevin à l'Avenue Oak.

Par ordre,
J. B. COTE,
Greffier.

St-Boniface, le 20 mai, 1914.

Chez Nous ET autour de Nous

M. Alphonse Paquin, fils de M. Adelard Paquin, vient de quitter Saint-Boniface pour Montréal, où il doit se marier le 2 juin avec Mlle Blanche Rochon. Il compte être de retour parmi nous vers le 15 juin et établiera sa résidence à Saint-Boniface.

On a commencé les travaux du dernier pilier du pont Provencher. L'ouvrage avance grand train.

La résidence du maire Deacon, à Winnipeg, a été frappée par le tonnerre, dimanche soir. Les pompiers ont été appelés par téléphone et se sont rendus sur la scène en quelques minutes. Ils ont pris une demie-heure à éteindre le feu. Les dommages s'élèvent à $500 et ont surtout été causés par l'eau.

Nous lisons dans la Gazette Officielle l'incorporation de la *Compagnie Française d'Importation, Limitée;* capital autorisé $100,000, directeurs MM. C. Vanpoulle, E. Létienne, P. Fontaine, P. Dupretz, A. Bernier.

Son Honneur le maire Lachance est parti la semaine dernière pour Toronto, où il représente la ville aux conférences de l'Embellissement des villes.

La population de Transcona est maintenant de quatre mille âmes. Il y a deux milles de distance entre les usines du Grand Tronc et les usines du C.P.R. et cet espace se couvre rapidement de maisons Transcona possède maintenant trois écoles, une bâtisse municipale et un poste d'incendie, deux banques, cinq hôtels, cinq églises (dont une église catholique). La partie des affaires devient considérable. On construit des maisons partout.

Les magasins de la Baie d'Hudson commenceront demain l'exhibition d'une miniature du canal de Panama. Cette miniature montre les formidables écluses avec leur environnement: montagnes, vallées, rivières, lacs, villages, fortifications, télégraphie sans fil bouées, phares, etc. Ce modèle comporte de l'eau véritable, courant dans les écluses; et on voit passer les bateaux à travers les différentes étapes du canal. Cette exhibition, qui, nous le répétons, commencera demain, durera quinze jours, de huit heures du matin à cinq heures du soir—au troisième étage.

L'Honorable Arthur Meighen, député de Portage la Prairie, et procureur général du Canada, vient d'être admis au Barreau d'Ontario.

D'après un rapport officiel publié à Ottawa, la semaine dernière, il n'y a pas plus de trois pour cent des terres du Canada qui soient cultivées. On voit qu'il y a encore de la place pour bien du monde et pour bien du travail.

Le gouvernement du Canada dpensera vingt mille piastres pour améliorer les écluses de Saint Andrews. Lockport devient un endroit plus fréquenté que jamais par les promeneurs.

Parmi les nombreux colons qui s'entassent chaque jour aux bâtisses de l'Immigration du Dominion il y a deux femmes qui ont donné le jour à des bébés, jeudi dernier. Les fonctionnaires et les immigrants en général ont fait fête aux heureuses familles et les ont gratifiées de cadeaux.

De grands feux de forêt viennent de se produire dans le Minnesota, le long de la rivière Tamarac. Des millions de pieds de bois ont été brulés.

Lord Grey, ancien gouverneur-général du Canada, et Lady Grey sont passés à Winnipeg la semaine dernière, de retour de l'ouest et en route pour l'Angleterre.

Les lots de la nouvelle ville de Fort George, B.C., créée par le Grand Tronc Pacifique, se vendent avec rapidité. On s'attend à ce que Fort George devienne une ville terminus importante.

On rapporte quelques tempêtes de grêle dans la Saskatchewan, [illegible] nier. Pas de dommages [illegible]nt, puisque les tiges ne [illegible] encore assez hautes.

[illegible] lernier était congé civi[illegible] [illegible]oria Day.*

[illegible]il de la municipalité de St[illegible] décidé, mercredi, de dépe[illegible] $[illegible]0,000 cet été pour am[illegible] les chemins. On sait qu[illegible] ouest, dans la municipal[illegible] Fort Garry, le pavé est déj[illegible]squ'à St-Norbert. La mun[illegible] de St-Vital fera une rout[illegible]amisée sur le chemin Sain[illegible]

Le[illegible] de l'Orphelinat St. Josepu, Winnipeg, ont le plaisir d'inviter leurs bienfaiteurs à une petite séance qui aura lieu le 2 juin, à 8 hrs. p.m., en l'honneur de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque.

Les Sœurs demandent aux personnes qui ont des parents, amis ou connaissances parmi leurs orphelins, de vouloir bien leur faire la charité d'une vacance en campagne; ce qui tout en faisant un bien immense aux enfants, procurerait quelques jours de répit aux pauvres Sœurs pour la retraite annuelle. La sortie aura lieu le 20.

Communiqué.

La fièvre de l'huile à Calgary continue toujours. Les capitalistes viennent de partout. On s'empare du terrain aussi vite qu'on le peut. Lundi dernier dix nouvelles compagnies ont été incorporées, mardi quinze, mercredi quinze, et ça continue tous les jours.

On prétend que la famille de l'ex-constable Reid, mort accidentellement au pénitencier de Stony Mountain, la semaine dernière, essayera d'obtenir des dommages des autorités fédérales.

Le Conseil de Ville de Saint-Boniface a siégé en cour de révision la semaine dernière. Il y a environ cent cinquante plaintes. L'évaluation de quelques propriétés seulement a été baissée.

Le Commissaire des Utilités Publiques, M. Robson, vient d'interdire aux courtiers d'Alberta la vente au Manitoba d'actions des compagnies qui exploitent l'huile à Calgary. Le juge Robson est d'opinion que ces courtiers doivent d'abord montrer que ces puits d'huile sont vraiment exploitables, et qu'il ne s'agit pas ici de simple spéculation. Ces messieurs n'étaient pas prêts à faire leur preuve, et ils ont du s'en retourner. On sait que dans la ville de Calgary les gens ont jeté leur argent par monceaux afin d'acheter des parts. Le Commissaire des Utilités Publiques veut préserver la populaiton du Manitoba du danger d'une spéculation qui n'aurait pas de base sérieuse.

Le Canadien-Nord dépensera environ trois millions de piastres dans l'ouest cette été. C'est une bonne somme.

La police provinciale de l'ouest d'Ontario vient de saisir des fourrures au poste de la Baie d'Hudson à Long Lake. Si la compagnie doit payer l'amende pour ces fourrures, prises apparemment en marge des prescriptions de la loi, il lui faudra, disent les dépêches, payer $125,000. Le cas sera plaidé à Fort William d'ici quelques jours.

Le nom de Percy Hagel a été retranché de la liste des avocats de la province, mercredi dernier. Cet ordre de la cour a été demandé par le Conseil du Barreau. Ceux qui ont été tentés d'admirer Krafchenko peuvent de mieux en mieux constater quelles ruines il a semées sur sa route.

La population d'Alberta se plaint officiellement qu'on abuse de l'abréviation *Alta.* Il en résulte une déperdition de réclame pour la province.

D'après le *Free Press* les municipalités qui entourent Winnipeg, dépenseront cette année une somme totale de $5,300,000 en améliorations locales.

Assiniboia	$ 600,000
Charleswood	300,000
Kildonan Est	350,000
Fort Garry	300,000
Saint-Vital	500,000
SaintBoniface	2,000,000
Kildonan Ouest	400,000
Transcona	640,000

Pendant que se feront ces travaux municipaux la compagnie des tramways électriques étendra aussi ses lignes partout.

Il n'y a pas que Calgary qui ait des champs d'huile. Gilbert Plains, dans notre province, se vante aussi d'en avoir. On fait de nombreux essais dans le moment. Le Département des Travaux Publics enverra des ingénieurs avec des machines à creuser.

Un feu qui a eu lieu vendredi, coin des rues Main et Rupert, à Winnipeg, a causé pour $12,000 de dommages au magasin de liqueurs de M. Joseph Couture. L'assortiment de M. Couture était couvert par des assurances.

Une nouvele fabrique de pâtes alimentaires vient de s'ouvrir à Saint-Boniface, rue LaMorenie. M. Marius, bien connu dans notre ville en a pris la direction. Outre la confection de pâtes alimentaires en tous genres, vermicelles, macaronis et autres, M. Marius se spécialisera dans la fabrication des nouilles aux œufs. Par ses antécédents nous savons que M. Marius est très compétent en la matière.

On annonce deux déraillements lundi sur le Pacifique Canadien à dix-huit milles à l'ouest de Fort William. Trois personnes ont été blessées. On croit à une tentative d'assaut par les voleurs, car les boulons des rails avaient été enlevés.

Le Révérend Père McCarthy, O. M.I., décédé il y a quelques mois, et dont la dépouille mortelle avait été conservée dans les voûtes funéraires de l'Eglise de Ste-Marie, a été transporté au séminaire de Ste-Marie lundi. Etaient présents à part une quarantaine de laïques, le révérend Père Cahill, supérieur de l'Ordre, Monseigneur Cherrier, M. l'abbé McNeil, etc.

Au Théâtre Walker cette semaine on pourra applaudir M. C. F. Towle dans "Stratford-upon-avon Players" La semaine prochaine Margaret Illington dans "Within the Law". M. Chauncey Olcott, le ténor Irlandais sefera entendre au Walker sous peu, nous indiquerons plus tard la date exacte de son arrivée.

On nous annonce qu'une cinquantaine au moins de nouveaux colons canadiens-français, recrutés par M. l'abbé Bouillon, missionnaire-colonisateur, principalement dans les centres franco-américains, sont en passe de s'établir présentement, au Manitoba.

Parmi les voyageurs de l'ouest qui se sont enrégistrés récemment au Commissariat canadien à Paris, nous lisons les noms de J. T. Dunouchel et J. P. O. Allaire. Aux dernières nouvelles ces messieurs voyageaient en Bretagne.

La Commission des Chemins de Fer a siégé hier à Winnipeg, sous la présidence de M. Drayton.

Le juge -en-chef Mathers, qui a présidé au procès de Krafchenko, a envoyé au ministre de la Justice un long rapport de l'affaire. Les journaux d'hier soir disent que l'honorable juge a suggéré que la justice suive son cours.

Un ascenseur de la bâtisse de la Banque Sterling, à Winnipeg, a pris le plongeon hier après-midi, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux caves. L'opérateur et trois hommes ont été blessés, mais assez légèrement. La chute a été d'environ 15 pieds.

Les citoyens de Transcona ont voté samedi tous leurs règlements d'argent se montant à au-delà de $400,000, pour fins d'aqueduc, d'égoûts, etc.

L'honorable M. Rogers a annoncé aux Communes que c'était l'intention de son département de construire très prochainement un bureau de poste à Norwood.

College de Saint-Boniface

A l'occasion du Centenaire du Rétablissement de la Compagnie de Jésus, les MM. du Clergé, les parents des élèves et les amis du collège sont cordialement invités à une soirée littéraire, scientifique et musicale offerte par le Collège sous le haut partonage de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, jeudi, 28 mai, à 8 heures du soir.

L'un des articles du programme sera une conférence du R.P. Blain, S.J., sur l'aviation, avec projections lumineuses.

Fete Religieuse de l'Union Jeanne d'Arc

Lundi le 25, l'Union Jeanne d'Arc se réunissait à sept heures et demie du matin en notre cathédrale et assistait en corps à une messe de communion dite par le Chapelain du Comité central, le Rév Père de Mangeleere, S.J., en l'honneur de la glorieuse patronne de l'Union. Bien aimablement, Monseigneur le grand vicaire avait bien voulu faire décorer la cathédrale pour la circonstance. La Chorale et l'orchestre de l'Union faisaient les frais de la musique pendant le saint-sacrifice. Monsieur Albert Bétournay prêtait son dévoué concours en qualité d'organiste. Voici les morceaux qui furent exécutés au cours de la messe :

I Le Rosaire—Trio pour violon, violoncelle et orgue—MM. Alb. Bétournay, Rob. Gens et C. Martel.

II Panis Angelicus, de C. Frank—Solo de tenor avec accompagnement d'instruments à corde. —MM. C. et R. Martel.

III Salut d'amour—Solo de violon par M. R. Gens.

IV Hymne à la bienheureuse Jeanne d'Arc, de l'abbé Simonet—par la Chorale de l'Union.

V A l'Etendard, de M. Laurent —chanté par le Chœur de l'Union.

De nombreuses communions reçues au cours de cette messe témoignent bien de la vitalité chrétienne qui anime les membres de cette union française.

A dix heures, les membres se rendirent au local de la Société, d'où ils partirent en groupe pour continuer à célébrer la fête par un joveux pique-nique au Parc Assiniboine.

Feu Mme Nault

Hier avaient lieu, à St-Vital, les funérailles de Madame André Nault, décédée samedi dernier. Madame Nault (née Anastasie Landry) naquit à St-Vital, le 10 juin 1832 du mariage de Joseph Landry et de Geneviève Lalonde. Elle épousa André Nault, le 11 janvier 1850. Le mariage fut béni par le Rév. Père Aubert. Madame Nault est donc née à St-Vital, fut mariée à St-Vital ou elle vécut toute sa vie et elle y mourut sur le lot voisin de celui où elle est née. Elle est la première personne inhumée dans le cimetière de la nouvelle paroisse de St-Vital. Le service fut chanté dans la chapelle de St-Vital, par Monsignor Dugas qui était assisté par le R.P. Caron, curé de la paroisse, comme diacre, et le R.P. Léthart, comme sous-diacre.

Le cortège funèbre était composé d'un grand nombre de membres de la famille et d'une foule nombreuse d'amis.

Les porteurs étaient MM. Modeste Gaudry, Joseph Monord, Louis Lépine, François Moran, Patrice Dumas et Adolphe Carrière.

Les parents qui conduisaient le deuil étaient les suivants:

M. André Nault, époux, MM. Martin et Alexandre Nault, fils, Madame vuve Ed. Perreault et Madame F. Moran, filles; M. et Mme Alfred Nault, M. et Mme Louis Larivière, MM. Charles Nault, Paul Proulx, Patrice Nault, Prosper Nault, Romani Nault, André Nault, de Thibautville; Godefroy Nault, Sam Nault, Michel Sansregret, Joseph Riel, David Riel, Camille Teillet, Elzéar Lagimodière, Michel Lagimodière, Godefroy Lagimodière, J. M. Poitras, Mme Ls. Lépine, MM. Edmond et Albert Perreault, Henri Carrière, Alfred et Alexandre Perreault, J. McDougall, Winceslas Bruneau. Mme A. Carrière et Mme M. Gaudry.

Remarqués parmi l'assistance nombreuse :

L'Honorable Joseph Bernier, Secrétaire-Provincial; M. Roger Goulet, Président de l'Union Métisse; MM. Horace Chevrier, Adrien Potvin, G. R. Brunet, J. B. Leclerc, H. Fournier, Capitaine A. Thibault, Patrice Dumas, Francis Riel, Louis Martel, Maxime et Alexandre Genthon, Joseph Clément, J. B. Plouffe.

Mme Nault eut 14 enfants, 8 lui survivent, dont six garçons: Napoléon, André, Elie, Martin, Aimé, Alexandre et deux filles: Madame veuve Edmond Perreault et Madame F. Moran.

Parmi les offrandes de fleurs l'on remarquait surtout une magnifique couronne de fleurs offerte par l'Union Métisse.

A sa dernière assemblée l'Union a adopté la résolution suivante sur motion de M. Joseph Riel, secondé par M. Louis Lépine:

Les membres de l'Union Métisse ont appris avec la plus profonde douleur le décès de Madame André Nault, de St-Vital. Ils offrent à la famille Nault leurs plus vives sympathies. Les membres de l'Union Métisse proclament avec reconnaissance les éminents services rendus à la religion au pays et à la nation métisse en particulier par feue Madame Nault, qui a été en tout et partout la femme forte de l'Evangile. Elle n'a jamais compté son dévouement et ses sacrifices.

Colonie Belge

Le Rév. Père A. Winnen, supérieur des Pères de Marie de Montfort, P.Q., est descendu à l'Archevêché. Sur la demande de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque il séjournera à Saint-Boniface pendant cinq semaines. Il est chargé de se rendre compte s'il y aurait opportunité d'établir une paroisse Belge dans notre cité. Que tous les Belges tant Wallons que Flamands lui viennent en aide par leur bonne volonté à lui fournir tous les renseignements qui pourraient lui être utiles et que partout il soit le très bien venu.

Pendant toute la durée du séjour du R.P. Winnen à Saint-Boniface, une messe sera dite pour les Belges, tous les dimanches à huit heures du matin dans la sacristie de la Cathédrale. Le R.P. y prêchera en flamand.

Monsieur Hubert Duyvejonck est de retour parmi nous, après un séjour de quelques mois en Belgique. M. H. Duyvejonck est accompagné de son frère et de quelques amis qui comptent s'établir au Manitoba. Le père de M. Duyvejonck est décédé dernièrement en Belgique et son fils a eu la consolation de pouvoir assister à ses funérailles.

Chronique de la Province

STE. ANNE DES CHÊNES

Le 19 de ce mois, un grand nombre de parents et d'amis accompagnaient à l'église paroissiale et de là au champ des morts, la dépouille mortelle d'une jeune personne, moissonnée par "la cruelle faucheuse," à 18 ans, l'âge des douces espérances et des beaux rêves d'avenir. Mlle Béatrice Bohémier, enfant de parents très chrétiens, très estimés dans notre paroisse, qu'ils habitent depuis un an environ, douée de très belles qualités du cœur et de l'intelligence, avait rendu à Dieu son âme pure et innocente, le samedi précédent, le 16, à l'hôpital de Saint-Boniface. La nouvelle d'une mort si peu attendue répandit parmi les familles amies de la chère défunte une profonde douleur. La pauvre enfant malade, languissante depuis un an, était partie 15 jours environ avant sa mort, chercher, sous les soins d'habiles médecins et des bonnes Sœurs de l'hôpital, un remède à ses douleurs. Elle caressait le doux espoir de se rétablir sous peu et de revenir bientôt ramener la gaîté au foyer qui paraissait bien désert depuis le départ de cette chère fille, la seule qui restait pour contribuer au bonheur d'une mère qui l'affectionnait beaucoup. Une autre sœur, Charlotte, l'avait précédée dans la tombe, il y a deux ans, âgée de 20 ans à peine, alors que la vie s'ouvrait devant elle radieuse et pleine de beaux calculs d'avenir. Mais le bon Dieu en avait décidé autrement: connaissant la foi inébranlable de ses chers parents, de ses bons frères Anatole et Charles-Adolphe qu'elle aimait et dont elle était si tendrement aimée. Il voulut soumettre cette foi à une nouvelle épreuve, et rappela à lui cette âme qui n'avait pas été souillée par la poussière du péché et les blessures d'un monde trompeur et méchant. Cette charmante enfant ne devait retourner dans sa paroisse que pour être couchée dans la terre, près de la grande croix du cimetière où ses parents éplorés et ses amies fidèles viendront déposer souvent une larme sur sa tombe, lui faire l'aumône de leurs prières et demander pour elle le repos, la lumière et la paix.

Les funérailles furent très solennelles. L'église était parée comme aux jours de ses plus grands deuils. Les Enfants de Marie, revêtues de leur voile et de leur robe blanche immaculée précédaient le cortège funèbre, portant la bannière de Marie. Six autres compagnes, Enfants de Marie accompagnaient les porteurs. La levée du corps fut faite à la résidence des parents, par M. le curé Jubinville; le service chanté par M. l'abbé Chevalier, vicaire; la musique et le chant furent à la hauteur de la circonstance. Les parents désolés de la chère enfant et ses nombreux amis suivaient en murmurant des prières du cœur pour le repos de sa chère âme que le Divin Maître avait jugée mûre pour le ciel.

Détails touchants: son frère Charles-Adolphe, étudiant en médecine à Montréal arriva juste à temps pour jeter un dernier regard sur celle qu'il avait tant aimée, au moment même où l'on faisait la levée du corps.

Ce fut son autre frère de prédilection, Anatole. étudiant finissant au collège qui eût le pénible et consolant devoir de lui fermer les yeux et recevoir son dernier soupir.

UN AMI.

MADELINE, MAN.

Les semences tirent à leur fin, et le blé pousse à vue d'œil; les premiers champs semés ont déjà une très belle apparence.

—M. Omer Alary, ci-devant contre-maître de section à St-Lazare, est maintenant installé sur sa ferme, avec sa famille. Il se déclare bien satisfait de la localité et de la qualité du terrain. Tout ce qu'il regrette c'est de ne pas voir un plus grand nombre de ses compatriotes venir profiter des avantages qu'offre une contrée comme la nôtre.

—M. O. Lemay est encore très occupé à casser de la terre neuve avec son engin; il y ensemensera du lin, le sol ici étant particulièrement propice à cette culture.

—Hier dimanche, il y avait à Ste-Madeleine messe célébrée par M. l'abbé Lalonde, curé de St-Lazare. L'assistance était nombreuse.

Feu M. Desire Fisette

Est décédé, ce matin, rue Langevin, à Saint-Boniface, M. Désiré Fisette, un de nos plus estimés concitoyens. Il avait soixante-douze ans; il laisse quatre enfants: MM. Joseph et Stanislas Fisette, de Aubigny, madame Philias Brault, de Saint-Boniface, madame L'Heureux, d'Aubigny.

Le service aura lieu vendredi prochain, à 9 heures, à la cathédrale.

Nous offrons nos très vives condoléances à la famille; le défunt était l'un de nos bons amis et nous avions pour lui beaucoup d'estime et de respect.

L'HUILE

Des intérêts financiers anglais s'occupent de rechercher surtout au Canada des sources d'huile pour l'alimentation des navires de guerre.

L'empire britannique ne produit que les 2.06 pour cent de la production totale du globe; les Etats-Unis contribuent les 63.63; la Russie, 18.2; le Mexique, 5.9; la Roumanie, 3.72.

L'Afrique et l'Autriche ne produisent presque pas d'huile. La Nouvelle-Zélande produit 6,720 gallons d'huile par semaine ; la production du Canada en 1912 a été de 243,614 barils.

Le Dr Perkins, dans une conférence faite à Londres, espère que le Canada deviendra un riche champ pour l'huile.

Mariage

Lundi matin, à neuf heures et demie, avait lieu à la cathédrale de Saint-Boniface, le mariage de mademoiselle Marie Beaudry, fille de M. C. F. Beaudry, de cette ville avec M. Jacques Mondor, avocat, fils de M. Fidèle Mondor, de cette ville. La bénédiction nuptiale a été donnée aux époux par Mgr Dugas. M. F. C. Beaudry accompagnait la mariée; le marié était aussi accompagné par son père.

L'assistanec, composée de parents et d'amis, était nombreuse et distinguée.

Il y a eu une superbe musique: du chant par Madame Bélair et le ténor Hélie, avec orchestre.

Le déjeuner de noces a été servi chez M. C. F. Beaudry, puis les nouveaux époux sont partis en voyage dans la province de Québec.

Nous présentons nos plus sincères vœux de bonheur et à monsieur et à madame Mondor.

* * *

Samedi soir les amis de M. Mondor se sont réunis aux salles de l'Union Canadienne pour lui présenter leurs félicitations et lui offrir un cadeau. La réunion, très nombreuse et très joyeuse, a été présidée par M. le Dr Laurendeau.

Ce fut M. l'échevin Beaupré qui complimenta le futur marié au nom des amis. Il le fit en termes fort heureux. Non moins heureuse fût la réponse de M. Mondor. *Jimmy,* comme ses amis se plaisent à l'appeler, fut, comme toujours, modeste pour lui-même et plein de délicatesse pour ses amis. Les discours, la déclamation et la musique se succédèrent avec entrain jusqu'à minuit.

Geant Francais

Paris.—Malgré l'abondance des nouvelles, par suite des élections, de la guerre du Mexique, de la révolte de l'Ulster, de l'Albanie et le reste, les journaux français ont trouvé dernièrement assez de place pour parler longuement d'un jeune géant français, breton de naissance, qui a été présenté, dans un cirque, au roi Alphonse XIII d'Espagne.

Son nom est Eugène Arceau, il est âgé de 19 ans, a huit pieds de haut, pèse 300 livres et continue de grandir.

Le roi et la reine l'ont invité à venir dans leur loge et ont exprimé le regret qu'un si grand homme ne soit pas espagnol.

Le jeune géant est l'objet de l'attention de nombre de médecins et de savants, qui ont observé — fait généralement admis — que sa croissance se produisait toujours pendant son sommeil, qu'il est obligé de prolonger plus qu'il est usuel et souvent jusqu'à trente-six heures. A la suite de ces longs sommeils, on observe toujours une croissance sensible.

Les médecins disent qu'il peut grandir encore de plus d'un pied.

Prière à nos correspondants de nous adresser leurs communications au plus tard le lundi, et de n'écrire que sur un seul côté du papier.